

Défense de la langue française



N° 232
avril - mai - juin 2009

Du président

- 2 À Olivier Barrot.
Jean Dutourd,
de l'Académie française
4 Jean Dutourd,
de la mélodie française.
François Taillandier

Le français dans le monde

- 8 Pour une nouvelle
francophonie.
Georges Memmi
10 Exposé scientifique
sur l'anglais précoce.
Étienne Bourgnon
12 J'ai mal au Congo.
Déo Namujimbo
15 Les brèves.
Françoise Merle

Les langues de l'Europe

- 18 Langues nationales dans
les entreprises.
Rédaction d'ALF

Le français en France

Vocabulaire

- 21 L'Académie gardienne
de la langue.
22 Mots en péril.
Jean Tribouillard
23 Acceptions et mots
nouveaux.

- 24 Membres et
remembrement.
Pierre Delaveau
28 Machins et machines.
Jacques Moulinier
30 Le temps s'chagrine.
Damien Blanchard
32 Gens.
Bernie de Tours

Style et grammaire

- 33 Pantalons garance
et treillis kaki...
Jean-Pierre Colignon
35 Expression à la dérive.
Jean-Claude Tafoureau
36 Le temps des
remerciements.
Alexandre François
38 Extrait de *La Lettre du*
CSA.
39 Le saviez-vous ?
Jean-Pierre Colignon,
Philippe Lasserre
Jean Tribouillard

Humeur/humour

- 43 L'aire du taon.
Jean Brua
44 Tu veux ma photo ?
Bernard Leconte
45 Le candidat bat la
campagne.
Michel Jordan
46 Problème d'identité.
Ange Bizet

- 48 Les mots du mystère.
Serge Lebel
49 Incroyable, mais vrai.
Jean-Pierre Colignon
50 Rêves de vacances.
Jean-Bernard Quicheron
51 Pluriels singuliers.
Douglas Broomer
52 Savoir compter
pour savoir conter.
Georges Gréciet

Comprendre et agir

- 54 De quel bois imprime-t-on ?
Jacques Groleau
56 Jeux avec les mots.
Alfred Gilder
60 Mots croisés de Melchior.
58 Tableau d'horreurs.
Marceau Déchamps
59 Tableau d'honneur.
Marceau Déchamps

Le français pour

- 60 Olivier Barrot.

Nouvelles publications

- 62 *Nicole Vallée, Claudie*
Beaujeu et Jacques Dhaussy

I à XVI Vie de l'association

Défense de la langue française
222, avenue de Versailles, 75016 Paris
Téléphone: 01 42 65 08 87
Courriel: dlf.contact@orange.fr
Site: www.langue-francaise.org

Directrice de la
publication:
Guillemette Mouren-Verret
Paul Koch imprimeur
94130 Nogent-sur-Marne

Revue trimestrielle
Dépôt légal P-2009-2
Dépôt légal n° 8
CPPAP n° 0313 G 83143

À Olivier Barrot



Dans les salons de l'Institut de France, le 26 mars, de nombreux admirateurs se pressaient pour féliciter Olivier Barrot (voir p. 60 et II), lauréat du prix Richelieu 2009. L'allocution de notre président, absent à son grand regret, fut lue par la secrétaire générale. La médaille offerte par DLF fut remise par son confrère et ami, Alain Decaux, de l'Académie française.

Olivier Barrot était tout désigné pour être le lauréat de notre prix Richelieu. Sa première vertu, évidemment, est de s'exprimer en français, ce qui est, comme nous le savons tous, une heureuse originalité à la télévision française. Il obéit très docilement aux règles de la grammaire et même utilise un vocabulaire varié.

« Tenir l'antenne » est la moindre des choses, la tenir en français, est devenu un exploit aujourd'hui. Olivier Barrot réalise quotidiennement cet exploit – même s'il ne dure que cinq minutes – depuis 18 ans. Nous attribuons le trophée Richelieu à un champion.

Une autre qualité d'Olivier Barrot est son aversion pour les américanimes qui se sont abattus sur notre langue comme une nuée de sauterelles, et, rien que pour cela, il devrait être donné en exemple à la jeunesse des écoles (et généralement aux parents de celle-ci).

Bref, cher Olivier Barrot, vous êtes un intercesseur, vous nous prenez par la main pour nous présenter l'une des plus précieuses créations humaines : un livre, cet objet magique qui nous transmet une pensée, nous révèle une époque, un pays, peut nous faire rire ou pleurer. « *Il est possible que le livre soit le dernier refuge de l'homme libre* », écrivait Suarès.

C'est avec un vif plaisir que je vous remets, au nom de Défense de la langue française, la médaille du prix Richelieu représentant une France rayonnante, telle que nous la voulons, telle que vous nous aidez à la ressusciter.

Jean Dutourd

de l'Académie française

Si vous souhaitez que nous adressions un numéro de DLF à l'un ou l'autre de vos amis,

il vous suffit de recopier ou de remplir le bulletin ci-dessous et de l'envoyer à DLF, 222, avenue de Versailles, 75016 Paris.

M. ou M^{me} (*en capitales*)

suggère à Défense de la langue française d'envoyer gratuitement un numéro à

M. ou M^{me} (*en capitales*)

Adresse:

.....

.....

M. ou M^{me} (*en capitales*)

Adresse:

.....

.....

Jean Dutourd, de la mélodie française

Afin de remercier Jean Dutourd d'avoir présidé DLF pendant vingt ans et afin de lui redire toute notre admiration, l'écrivain François Taillandier, nouvel administrateur de l'association, a accepté de lui rendre hommage.

Un jour de 1956, un jeune écrivain du nom de Jean Dutourd, qui venait de connaître un grand succès avec son roman *Au bon beurre*, fut reçu rue de Solférino par le général de Gaulle. Bien plus tard, il devait évoquer cette rencontre¹, et aussi l'homme qu'il était alors lui-même, les sentiments et les pensées qui l'animaient. « *Un pays sans poésie est un pays qui meurt, dira-t-il. Je voyais mourir la France et j'en éprouvais un désespoir d'autant plus amer que je n'étais nullement un mourant moi-même, que j'étais plein de force et que sans la France, sans cette grande âme imprudente et glorieuse pour épauler ma petite âme, je n'étais plus rien, je filais dans le néant.* »

Il était, nous dit-il encore, en proie à une passion singulière : « *une espèce de folie qui me poussait à me lancer aveuglément dans des œuvres, non pas tant pour apporter à l'humanité quelques vérités qu'elle ignorait, mais plutôt pour lui faire entendre une mélodie que j'étais le seul à connaître et à pouvoir jouer. Or cette mélodie-là était indissociable de la langue française, qui était à la fois mon piano, ma table d'harmonie, mon chiffre,*

1. *Conversation avec le Général*, Flammarion, 1990.

la matière de mon art... » En ces jours de 1956, moi, j'étais encore au berceau, et par conséquent fort loin de me douter que de cette mélodie française j'apprendrais peu à peu, moi aussi, à connaître et goûter les multiples accents, des plus modestes ritournelles aux plus grandes symphonies ; qu'à mon tour, je sentirais mystérieusement qu'elle parlait à ma « petite âme ».

Las ! Cet amour – comme tout amour, peut-être – devait être teinté d'inquiétude. « *Le pessimisme littéraire cesse d'être un sentiment agréable, je le garantis, dès le moment où le littéraire sait que son langage ne sera pas entendu, non parce que c'est un nouveau langage, comme on dit si naïvement aujourd'hui, mais au contraire parce que c'est le vieux langage du pays, qui vient des profondeurs, et que les oreilles se sont fermées à lui.* » Là encore, j'étais loin d'imaginer que parvenu à l'âge mûr j'éprouverais à mon tour la vérité de ces lignes, que je serais même tout prêt à les contresigner, à les faire miennes mot à mot, dans un pays bombardé par le sabir crétinissant de la publicité, lobotomisé par la dévalorisation des enseignements littéraires, où même les politiques s'appliquent à déparler (des études réalisées à l'aide d'un ordinateur ont démontré qu'en trente ans, le lexique moyen des dirigeants est passé de 4 000 mots à moins d'un millier). Aucun écrivain sérieux ne peut être indifférent à cela et (Dieu merci) nous sommes tout de même quelques-uns à le savoir.

Une langue est faite par le peuple qui la crée, par les artistes qui l'écoutent et qui lui font exprimer l'être humain. C'est vrai de toutes. Pas une qui ne recèle, au cœur de ses mots et de ses singularités, de précieux secrets. C'est pourquoi il nous faut veiller sur elle, sur ses usages subtils, ses conventions bizarres, ses règles multiples savamment codifiées au cours des âges. (Cela ne nuit d'ailleurs pas à la liberté : la langue française est bonne fille, et ne déteste pas qu'on lui froisse un peu les jupes. Mais comme on dit populairement : « Y a la manière ! »)

Au fait, je puis m'arrêter : les adhérents de DLF savent parfaitement tout cela. Ils savent aussi tout ce qu'ils doivent à celui qui fut leur bienveillant et prestigieux président durant de longues années. Merci donc à vous, Jean Dutourd, de la Mélodie française.

François Taillandier*

P. S. : J'ai de bonnes raisons de penser que son successeur sera lui aussi, sur le sujet, tout à fait intraitable. Et c'est exactement ce qu'il faut.

* Depuis que nous lui avons consacré la rubrique « La langue française pour un écrivain » (*DLF*, n° 214), François Taillandier a publié : *Balzac* (2005) ; trois des cinq volumes de *La Grande Intrigue*, suite romanesque « évoquant un demi-siècle d'évolution de la société française » : *Option paradis* (2005), *Telling* (2006) et *Il n'y a personne dans les tombes* (2007) ; *L'épopée de Compostelle* (2006) ; *Ce monde là : Dictionnaire personnel de l'époque* (voir *DLF*, n° 229, p. 62) et *Un réfractaire : Barbey d'Aurevilly* (2008).

Il continue à collaborer aux journaux *Le Figaro*, *L'Humanité* et *La Montagne*, et alimente un blog littéraire sur le site de *Livres Hebdo* : www.livreshebdo.fr/



Le

français

dans le

monde

Pour une nouvelle francophonie

Il se trouve que, dans notre monde, turbulent et chagrin, dans notre France, dont on nous explique que ses habitants ont « les nerfs à fleur de peau », le livre se porte bien. Le Salon du livre du mois de mars a connu une embellie paradoxale. Dans ce monde, où les Nations, obsédées par la baisse de leur PIB, se recroquevillent, la francophonie, cet « ensemble des peuples ou des groupes de locuteurs qui utilisent partiellement ou entièrement la langue française » (Michel Tétu – *Qu'est-ce que la francophonie ?* », Hachette) prend un essor inattendu autant qu'espéré. Les livres apparaissent-ils comme le refuge des gens désemparés ?

Cette année, trois prix littéraires majeurs ont été attribués à des écrivains francophones, étrangers ou devenus français par choix ; tandis que des dizaines, des centaines d'auteurs venus d'ailleurs, choisissent notre langue pour s'exprimer et le font avec un talent qui réjouit le cœur de tout défenseur de notre langue. (cf. *Le Monde des livres*, 21 mars 2009 – Florence Noiville.)

Durant des décennies, ceux que l'on appelait « les écrivains francophones » pour les différencier des écrivains nés sur le sol français, venaient pour la plupart, des Antilles, de l'Afrique noire ou du Maghreb, c'est-à-dire des TOM ou des anciens protectorats et colonies français, devenus indépendants après la Seconde Guerre mondiale.

Ces écrivains étaient les fruits généreux et attentifs de « l'Instruction publique » du temps de la France coloniale.

Écrivains, musulmans, juifs ou créoles, ils ont créé une littérature, universelle par ses thèmes, originale par son inspiration enracinée

dans des terres calcinées de soleil. Mais surtout, par un lyrisme qui doit autant à de vieilles traditions orales, qu'à la fascination exercée sur eux par les auteurs français.

Une osmose magnifiquement réussie même si, pour ces femmes et ces hommes, écrire fut souvent, un acte d'émancipation par rapport au colonisateur.

Alors que la flatteuse référence aux Cours européennes, où l'on parlait français, se justifie de moins en moins, surgissent des quatre points cardinaux des auteurs de talent, qui s'imposent jusque dans nos jurys littéraires.

Si le prix Goncourt (1938) de Henri Troyat (né Lev Aslanovitch) s'explique par l'Histoire de la Russie et sa tradition francophone, si les très grands que furent Senghor et Césaire furent les fruits des lycées et des grandes écoles françaises, qu'est-ce qui expliquerait François Cheng venu de Chine et aujourd'hui membre de l'Académie française, le prix Goncourt de Atiq Rahimi né en Afghanistan, le prix Renaudot de Tierno Monenbo né en Guinée, un prix de l'Académie française à Seymus Dagtekin venu du pays kurde ?

Ces écrivains justifient leur choix d'écrire en français par la fascination que notre langue exerce sur eux, par sa richesse, sa malléabilité, ces qualités étant de plus, soutenues par le climat de liberté qu'ils trouvent en France, l'accueil qu'ils reçoivent dans les milieux intellectuels. Ces écrivains honorent et fécondent la langue française.

À l'heure où la « discrimination positive » privilégie les ouvriers des BTP, de l'hôtellerie, des techniques informatiques, souhaitons que la France, consciente de cette richesse, redevienne la terre d'accueil privilégiée pour TOUS les écrivains du monde ?

Tant que Baudelaire, Rimbaud et Valéry, que Hugo, Flaubert et Proust feront rêver les poètes et les romanciers du monde entier, il n'y aura pas lieu de désespérer de la « francophonie » ni de la France.

Georges Memmi

Exposé scientifique sur l'anglais précoce

La presse romande a accordé une large place à une étude réalisée dans le cadre du Programme national de recherche intitulé « Diversité des langues et compétence linguistique en Suisse », dont est chargé le Fonds national de la recherche. Des chercheurs de la Haute École pédagogique de Zurich, sous la direction du « *didacticien des langues* » Daniel Stotz, ont en effet interrogé quelque 190 écoliers d'une commune du demi-canton d'Appenzell Rhodes-Intérieures et d'une commune du canton de Zurich, selon la méthode de sociologie qualitative, visant à connaître le « *vécu des élèves* ». Quarante-deux d'entre eux ont été entendus plus longuement par la suite.

Les conclusions de l'étude peuvent être résumées de la manière suivante :

1. L'introduction de l'anglais comme première langue étrangère enseignée dans les écoles primaires de la majorité des cantons alémaniques a été faite sur des bases trop optimistes, non étayées par des études scientifiques. Les qualités du français, lésé, n'ont pas fait l'objet d'autant d'attention que celles de l'anglais.
2. Le vécu des élèves contredit nombre des arguments avancés par les partisans de la réforme mentionnée sous chiffre 1. « *Il n'est pas vrai que l'anglais est omniprésent dans la vie de ces jeunes, ce qui était censé augmenter leur motivation, a*

déclaré M. Stotz. *C'est devenu une branche comme les autres et les jeunes font la différence entre l'école et les loisirs.* »

3. Ces jeunes – qui parlent entre eux et en famille un dialecte suisse allemand – semblent être conscients que l'allemand standard est plus important que l'anglais pour trouver une place d'apprentissage. Depuis 2001, les enfants d'Appenzell Rhodes-Intérieures apprennent l'anglais dès la troisième année scolaire. Les enquêteurs avaient donc devant eux la première génération d'élèves cherchant une place d'apprentissage, notamment dans le commerce. Or, à une exception près, ils ont estimé qu'il leur était surtout indispensable d'écrire correctement en allemand,

4. L'étude fait aussi allusion à la valeur particulière accordée au français par les jeunes plurilingues, parlant une langue latine. Le français est pour eux naturellement proche.

En conclusion, on ne peut que saluer cette contribution scientifique, certes limitée, à la connaissance d'un problème important pour la cohésion nationale et souhaiter que les recherches soient poursuivies afin de sauvegarder la richesse que constituent les langues nationales de ce pays.

Étienne Bourgnon

Cercle François-Seydoux

**À titre de promotion : chaque adhérent
cité dans la revue reçoit deux exemplaires
supplémentaires de DLF.**

J'ai mal au Congo

Lauréat de La Plume d'or 2008, Déo Namujimbo - journaliste de la République démocratique du Congo - a été accueilli au Sénat par M. André Ferrand, sénateur représentant les Français établis hors de France. en présence de nombreuses personnalités civiles et religieuses ainsi que des représentants de Reporters sans frontières et d'Air France.

Mes remerciements vont particulièrement à Françoise de Oliveira, et quelques-uns de ses amis tels Annie Sagalow, Michel Jacques ou encore Claudie Beaujeu, qui veillent depuis mon arrivée à Paris à ce que je ne manque de rien, et me proposent de me faire découvrir l'un ou l'autre site ou monument de votre ville merveilleuse. Cette invitation, me permettra d'accomplir un de mes vieux rêves les plus lancinants, celui de découvrir et de visiter la France. Permettez moi de vous faire part ici et maintenant, le plus brièvement que je pourrai, du message que la population de la ville de Bukavu m'a chargé de vous transmettre. [...]

Je serais pessimiste si je disais que tout va mal. Mais je tiens, ou plutôt le peuple de la province du Sud Kivu, à l'est du Congo, tient à vous faire savoir par ma bouche qu'il a

énormément à attendre de la France, de l'Union européenne et en général de la communauté internationale. Cela à différents niveaux.

Je commencerai par le concours La Plume d'Or, qui me permet aujourd'hui de parler devant vous. Nous avons connu pendant près de 20 ans la rupture ou plus précisément la suspension de la coopération culturelle avec la France et d'autres pays européens. Ce temps mort a été très préjudiciable à la jeunesse de mon pays, une jeunesse pleine de talent, créative, imaginative et friande de culture sous toutes ses formes. [...]

Pas de maison d'édition ni d'imprimerie, aucune véritable politique culturelle dans tout un pays de 65 millions d'habitants, pas de bibliothèque ni de simple salle de lecture ou de documentation



De gauche à droite, M. Jean Buesso Samba chargé d'affaires auprès de l'ambassade de la RDC à Paris, Déo Namujimbo, Monseigneur....., Françoise de Oliveira, André Ferrand et le frère du lauréat.

dans pratiquement aucune école publique ou privée, même pas de véritable librairie où on pourrait acheter le moindre roman ou livre scolaire... allez donc parler de la culture dans ces conditions. Je ne parle pas de l'ordinateur ou, encore moins, de l'Internet [...] : beaucoup de Congolais n'ont jamais vu un ordinateur.

Et pourtant, avec ses 65 millions d'habitants dont les deux tiers, selon les statistiques, parlent plus ou moins français, c'est le deuxième pays francophone après la France. On y parle plus de 450 langues et dialectes différents, parmi lesquelles émergent quatre langues nationales que sont le

swahili, le lingala, le tshiluba et le kikongo, mais c'est le français qui est, depuis l'époque de la colonisation belge, la langue officielle utilisée dans l'administration, à l'école, le clergé, bref dans tous les domaines de la vie. Ce qui fait que tout Congolais a intérêt à parler et à lire le français pour ne pas passer pour un arriéré, un ignare et un inculte.

Auparavant, différents concours étaient organisés dans les écoles, les paroisses, les centres culturels français, les Alliances françaises, etc., pour découvrir et primer les meilleurs orateurs de cette langue pour moi incomparable et à nulle autre pareille. Ce qui ouvrait bien

entendu aux lauréats de bienheureux horizons que ce soit dans le monde de l'emploi ou pour leur prestige personnel. J'ai raconté il y a quelques jours comment mon propre père, un ancien officier de police, avait échafaudé un plan infaillible pour être sûr que non seulement j'allais maîtriser le français, mais aussi que j'allais remporter tous les prix de français qui seraient organisés. À l'âge de mes douze - treize ans, pendant que mes petits copains allaient courir le guilledou, jouer aux billes et au football ou encore se prendre pour Tarzan dans les arbres de Bukavu, Lubumbashi ou Kinshasa, les villes où j'ai grandi, Monsieur Papa ne trouvait rien de mieux, pendant les vacances, que de m'enchaîner à l'aide d'une grosse chaîne au pied de son lit, dans sa chambre dont il emportait la clé en me laissant pour tout distraction des tas de livres. C'est ainsi qu'à moins de 15 ans j'avais ingurgité des ouvrages particulièrement indigestes, à l'instar du *Capital* de Karl Marx, les je ne sais plus combien de gros tomes des *Misérables* de Victor Hugo, de l'incomparable *Bible* de Jérusalem ou encore *À la recherche du temps perdu*. Voilà, j'étais mordu, plus rien ne comptait pour moi que la

maîtrise de la langue française. Par la suite, m'émancipant, j'ai commencé à choisir mes propres lectures, adaptées à mon âge et à mon tempérament. Et rien ne pouvait me faire abandonner un livre dès que je l'avais commencé. [...] Je n'oublierai jamais le jour où, c'était en 1972, je m'étais caché dans un arbre pour terminer un livre de Bob Morane. C'était au collège Saint-Paul de Bukavu, j'avais treize ans et comme tous les dimanches, il était strictement interdit aux élèves internes de toucher à un livre pour pouvoir se distraire, jouer et se promener dans la nature. Pour ne pas me faire pincer et ainsi échapper à la corvée, j'étais monté dans un arbre, installé confortablement, et m'en donnais à cœur joie à ma lecture sans me douter que le Père jardinier m'avait aperçu de loin. Il est venu tranquillement jusqu'au pied de l'arbre où j'essayais de me faire tout petit dans les feuillages, il y a attaché ses gros chiens grands comme des chevaux et cruels puis il s'en est allé tranquillement sans même un regard dans l'arbre. Il n'est revenu me délivrer que le soir. (*À suivre*)

Déo Namujimbo

Les brèves

de la francophonie — de chez nous — et d'ailleurs

—
Québec :

À l'occasion de la 13^e Francofête (6 au 29 mars), Impératif français a distribué de nombreuses félicitations, dont le prix Impératif français à Gilles Vigneault, poète, auteur-compositeur-interprète, pour l'ensemble de son œuvre, et quelques punitions, dont l'un de ses prix Coco « aux ambassades d'Australie, de Pologne et de Turquie au Canada pour leurs pratiques d'exclusion du français et de discrimination à l'endroit des francophones ».

Site : www.imperatiffrancais.org/

—
Suisse :

M^{me} Marie-José Béguelin, directrice de l'Institut des sciences du langage et de la communication de l'université de Neuchâtel, présidente de la Délégation à la langue française de Suisse romande, a reçu récemment deux distinctions pour son engagement en faveur de la langue française : elle a été nommée chevalier dans l'ordre des Palmes académiques et élue à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique.

Le 23^e Salon international du livre et de la presse de Genève (22 au 26 avril), a accueilli

630 exposants de quinze pays. Quelque 105 000 personnes l'ont visité (7 % de plus que l'an dernier).

C'est à l'université de Lausanne que se tiendra, du 1^{er} au 4 septembre, le 3^e colloque international : « Le français parlé dans les médias ».

Site : www.unil.ch/fpm2009

—
Chine :

À Pékin depuis 2005, L'Arbre du Voyageur vient d'ouvrir ses portes à Shanghai. Ce club de lecture, bâti sur le modèle de la librairie de la rue Mouffetard à Paris-5^e, permet à ses membres de consulter (et d'acheter !) plus de 5 000 ouvrages et d'en commander d'autres.

(www.aujourdhuilachine.com.)

— **Militer pour la défense de la francophonie en Amérique, encourager les activités de recherche sur l'histoire et la civilisation de l'Amérique française, organiser des conférences, séminaires, manifestations artistiques « pour sensibiliser la France et l'Europe à l'existence du "fait français en Amérique" »** figurent au nombre des objectifs du MAF*, association créée le 4 juillet 2008 (siège social : 22, rue de Picardie, à Paris-3^e).

— **L'Afrique du Sud** a fait du français et du chinois les deux langues prioritaires de ses relations internationales. Un accord, signé avec l'OIF* le 14 janvier, permettra aux agents diplomatiques sud-africains de bénéficier de cours intensifs de français, de cours en immersion dans des pays francophones et de formation de formateurs de français langue étrangère. (La Francophonie en brèves, mars 2009.)

—
Argentine :

Après avoir perdu beaucoup de terrain pendant 15 ans, notamment dans les provinces les plus pauvres, l'enseignement du français retrouve de la vigueur en Argentine et, à Buenos Aires, l'Alliance française enregistre de nouveau une croissance de ses effectifs.

(www.lepetitjournal.com.)

—
Russie :

À Tcheliabinsk, M^{me} Daria Kvasnitsyna, déléguée de l'association Rencontres Européennes-Europoésie, présidée par M. Joël Conte, vient de créer un journal, intitulé La langue française. Ce bimensuel « pédagogique » est destiné à mettre en valeur l'amitié franco-russe et... la langue française.

— L'Atlas du Vanuatu, de Patricia Simeoni, comporte plus de 90 cartes sur la variété des situations spatiales, régionales, historiques, culturelles et économiques de l'archipel, et une toponymie conforme aux usages de la langue française. Cet ouvrage de 392 pages illustrées rassemble l'ensemble des savoirs auxquels tout élève vanuatais va pouvoir accéder pour mieux connaître son pays.

— Pour vérifier vos connaissances en Histoire, géographie, art culinaire, économie, culture, mœurs et coutumes, faune et flore, expressions et proverbes... des pays qui ont le français en partage, le Voyage francophone est jeu créé par le CIFDI* pour les internautes du monde entier. Site : www.jouer.francophonie.org

— L'OEP* vient de publier un ouvrage qui comprend des résumés en cinq langues : *Plurilinguisme, Interculturalité et Emploi : défis pour l'Europe*, sous la direction de François-Xavier d'Aligny, Astrid Guillaume, Babette Nieder, François Rastier, Christian Tremblay et Heinz Wismann. (L'Harmattan, 2009, 408 p., 35,50 €).

— La 35^e session de l'APF* se tiendra à Paris le 5 et le 6 juillet. Renseignements à l'OIF* : sg@francophonie.org

— Le deuxième colloque international des professeurs de français de l'IATF* aura lieu du 27 au 29 août. Il aura pour thème : « La langue française et la vie professionnelle : vers une nouvelle identité francophone. »

Renseignements : Anuradha Wagle, présidente de l'IATF : anuwag@yahoo.com

— Le 4^e Congrès mondial acadien aura lieu du 7 au 23 août dans la péninsule Acadienne. Il devrait réunir près de 200 000 personnes.

—

Brésil :

« Politiques publiques et changements en éducation pour un enseignement réciproque du portugais et du français », tel sera le thème du XVII^e Congrès brésilien des professeurs de français. Ce congrès se tiendra à Brasilia du 8 au 10 septembre, dans le cadre de l'Année de la France au Brésil (21 avril - 15 novembre 2009).

Dans ce cadre, en effet, plus de 100 conférences, colloques et débats scientifiques et universitaires franco-brésiliens auront lieu dans tout le pays, touchant aussi bien les sciences humaines, la société civile, l'environnement, que le développement, la culture, les sciences...

Renseignements : www.arara.fr/FF2009.html

—

Norvège :

Linguistes et informaticiens se retrouveront au 28^e Colloque

international sur le lexique et la grammaire qui se tiendra, du 30 septembre au 3 octobre, à Bergen. Renseignements :

<http://infolingu.univ-mlv.fr/Colloques/lgc/>

—

Bulgarie :

La XXIII^e Biennale de la langue française se tiendra à Sofia du 29 octobre au 1^{er} novembre et aura pour thème : « Les identités francophones : le français langue de partage et d'ouverture, en Bulgarie et dans les pays du Sud-Est européen ».

Renseignements :

BLF, 113, rue Gallieni, 78670 Villennes-sur-Seine, France, tél. : 01 39 75 81 81, courriel : gildasogee@aol.com, site : www.biennale-lf.org/

Françoise Merle

***APF**

Assemblée parlementaire de la Francophonie

***CIFDI**

Centre international francophone de documentation et d'information

***IATF**

Indian Association of Teachers of French (Association indienne des professeurs de français)

***MAF**

Mouvement Amérique française

***OEP**

Observatoire européen du plurilinguisme

***OIF**

Organisation internationale de la Francophonie

Les

langues

de

l'Europe

Langues nationales dans les entreprises

L'emploi des langues nationales dans les grandes entreprises dites « mondialisées », en France comme dans bien des pays non anglophones du monde, est de plus en plus banni, chez les cadres supérieurs, puis moyens, puis techniciens, au profit d'un anglo-américain « globish ». Le passage du rouleau compresseur anglo-américain suscite cependant de plus en plus de résistances nationales, par des procès – gagnés en France – et des actions collectives de plus en plus structurées.

En France, le 8 février 2007, une sorte de collectif « pour le droit de travailler en français en France », composé de syndicalistes français de diverses « maisons », de députés et de sénateurs, et d'associations françaises de défense et de promotion du français et de la Francophonie, avait organisé une conférence de presse dont l'objet était limité à la situation française. Avec un vrai succès médiatique. Médias anglo-saxons présents eux aussi.

Le 9 mars 2009, les principaux organisateurs français de la journée du 8 février 2007, syndicalistes (CFTC surtout), parlementaires et associatifs (surtout « Avenir de la langue française » et « Défense de la langue française »), ont organisé cette fois une conférence de presse internationale, sur le droit des travailleurs de travailler dans leur pays dans leur langue nationale.

Présidée comme en 2007, à l'Assemblée nationale (Palais Bourbon), par le député Jacques Myard, avec l'appui de parlementaires de divers bords, la conférence, composée de hauts responsables de syndicats allemands, italiens, français, et de présidents d'associations de six pays pour la défense et la promotion de leurs langues nationales respectives, a montré avec force un remarquable consensus : convergence dans les analyses et dans les intentions d'action. Le ton des analyses et colères communes a été donné dans un texte intitulé « Souffrances communes des salariés obligés de travailler chez eux en anglo-américain » (à lire sur le site de DLF : www.langue-francaise.org).

Les médias étrangers et français étaient bien présents. Une résolution a été débattue et adoptée par la conférence et donnée aux journalistes. Son texte sera publié lorsqu'il aura recueilli les signatures des participants. Elle crée une coordination internationale, syndicale d'abord, et associative, et lance un appel aux syndicats, associations et parlementaires d'Europe et du monde, à la rejoindre pour des actions communes d'ampleur croissante.

Le soir du 9 mars, l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) dont le secrétaire général est M. Abdou Diouf, très sensible à la lutte mondiale pour la diversité linguistique et culturelle dans le sillage de la convention Unesco signée en octobre 2005, a offert une réception sur place, dans les salons de la présidence de l'Assemblée nationale.

Un pas important a été franchi vers un mouvement international qui pourrait prendre de l'ampleur.

La rédaction d'ALF

Le

français

en

France

L'Académie

gardienne de la langue*

I. **PLAN, PLANE** adj. XVI^e siècle. Emprunté du latin *planus*, « plat, uni, égal ».

Qui est plat et uni ; qui présente une surface sans aspérité, accident ou ondulation. *Damer un sol pour le rendre parfaitement plan.* [...]

II. **PLAN** n. m. XVI^e siècle. Forme substantivée de l'adjectif *plan*.

1. **GÉOM.** Surface qui contient entièrement toute droite reliant deux de ses points. *Plan horizontal, vertical.* [...]

Par anal. Dans divers emplois spécialisés. **ASTRON.** Surface mathématique qui sert de référence. *Plan galactique*, plan médian d'une galaxie. [...] – **HYDROL.** *Plan d'eau*, niveau de l'eau d'une rivière en un endroit donné [...]. – **AÉRON.** *Plan alaire*, *plan de sustentation*, surface portante des ailes d'un avion ou d'un planeur. – **ANAT.** *Plan sagittal*, plan vertical qui sépare le corps en une partie droite et une partie gauche. [...]

2. Dans un espace à trois dimensions ou dans sa représentation en perspective, chacune des surfaces planes imaginaires correspondant aux divers degrés d'éloignement des personnes ou des objets que perçoit un observateur. *Les différents plans d'un tableau, d'une photographie.* [...]

3. **CINÉMA.** Lors d'une prise de vue, manière de cadrer une scène, un

personnage. [...] *Plan moyen*, qui présente les acteurs en pied. *Plan américain*, qui les présente jusqu'au genou. [...].

Fig. Point de vue, angle selon lequel on envisage certains faits ; domaine dans lequel on les inscrit. *Sur le plan national, international, sur le plan juridique.* **C'est à tort qu'on emploie parfois au plan ou au plan de à la place de cette construction.**

III. **PLAN** n. m. xv^e siècle. Déverbal de *planter*, avec, ensuite, influence de *plan II*.

1. Délimitation, dessin d'une ville, d'un quartier, d'un édifice, etc., représentant la disposition et la proportion relatives de chacune des parties. *Composer, dresser, tracer un plan.* [...]

2. Structure, schéma d'un ouvrage de l'esprit ; organisation générale des différents éléments qui le composent. *Un plan de dissertation en trois parties.* [...]

3. Ensemble des mesures prises par un gouvernement, une administration pour organiser l'activité économique et industrielle d'un pays. *Le commissariat général du Plan.* [...]

4. Par référence au sens premier de « plant », que l'on rencontre d'abord au Moyen Âge dans l'expression *être en plant*, « être en prison ». Loc. adv. *En plan.* [...]

* Extraits du fascicule **PIED à PLÉBÉIEN** (24 septembre 2008) de la neuvième édition du *Dictionnaire de l'Académie française*. Les fascicules sont publiés par le *Journal officiel*, au fur et à mesure de l'avancement des travaux de l'Académie et sur l'internet : www.journal-officiel.gouv.fr/dae.html

Mots en péril

GOURMÉ, ÉE part. pas. et adj. ; **être gourmé** : présenter l'apparence de la raideur et de la présomption, comme si on était tenu par une gourmette.
« ...l'air gourmé, rogue et pédant dont s'arment les magistrats une fois sur leur siège. » (**Balzac.**)

GOURMER v. 1. Mettre la gourmette à un cheval.

« Il faut gourmer ce cheval plus court. » (**Littré.**)

2. Battre à coups de poing.

« Buckingham disait qu'il avait aimé trois reines et qu'il avait été obligé de les gourmer toutes trois. » (**Retz.**)

GOURMER (SE) v. pr. Se donner des coups mutuellement.

« Toutes les fois qu'il avait eu à se gourmer contre quelqu'un, il avait toujours décousu ou déchiré les habits de son ennemi. » (**Scarron.**)

GOURMETTE n. f. 1. Chaînette à mailles serrées qui fixe le mors dans la bouche du cheval sous la ganache.

« On rentra vite, au milieu d'un bruit argentin de gourmettes secouées, sous une ondée oblique et rouge du soleil couchant. » (**Maupassant.**)

2. Chaîne de montre ou bracelet en mailles de métal.

« Tout en parlant, incliné vers elle, il tripotait la gourmette d'or qu'elle portait au poignet. » (**Martin du Gard.**)

GRACIEUSER v. tr. Faire de grandes démonstrations de bienveillance à quelqu'un.

« On commence à se servir du mot gracieuser qui signifie recevoir, parler obligeamment ; mais ce mot n'est pas employé par les bons écrivains dans le style noble. » (**Voltaire.**)

GRACIEUSETÉ n. f. 1. Civilité tout affectueuse.

« Le roi mit la calotte sur la tête du cardinal de Noailles avec force gracieusetés. »
(**Saint-Simon.**)

2. Gratification, ce que l'on donne à quelqu'un en sus de ce qu'on lui doit.

« Il lui fit une gracieuseté. » (**Littré.**)

Jean Tribouillard

Acceptions et mots nouveaux*

BOUQUET ÉNERGÉTIQUE (pour *energy mix*) : Répartition, généralement exprimée en pourcentages, des énergies primaires dans la consommation d'un pays, d'une collectivité, d'une industrie.

CHÂSSIS MOBILE (pour *skid*) : Châssis sur lequel sont installés divers équipements et qui repose généralement sur des patins, de manière à faciliter les déplacements.

ENGAGEMENT D'ACHAT FERME, forme abrégée **ACHAT FERME** (pour *take-or-pay, take-or-pay agreement, take-or-pay clause*) : Clause d'un contrat d'achat à long terme, par laquelle l'acheteur s'engage à payer, à un prix généralement fixé, une certaine quantité de gaz ou de produits pétroliers dont le fournisseur lui garantit la disponibilité, qu'il prenne ou non livraison de celle-ci.

Note : Un engagement d'achat ferme peut porter également sur la fourniture de services liés à la logistique.

PIC GAZIER (pour *peak gas*) : Maximum atteint par la production mondiale de gaz naturel, au-delà duquel celle-ci décroîtrait faute de réserves exploitables.

PIC PÉTROLIER (pour *peak oil*) : Maximum atteint par la production mondiale de pétrole, au-delà duquel celle-ci décroîtrait faute de réserves exploitables.

PROGRAMME DE CESSION DE GAZ (pour *gas release program*) : Programme en vertu duquel des volumes de gaz achetés sous contrat peuvent, à terme, être mis à la disposition de nouveaux opérateurs du marché.

Note : Un tel programme est généralement conclu aux enchères ou par négociations de gré à gré.

RÉCUPÉRATION ASSISTÉE DU PÉTROLE (pour *enhanced oil recovery [EOR]*) : Ensemble des techniques destinées à accroître la quantité d'hydrocarbures extraits d'un gisement.

SYSTÈME D'AMARRAGE À TOURELLE (pour *turret, turret-moored system, turret-mooring system*) : Système d'amarrage pivotant permettant aux embarcations de s'orienter librement, de façon à offrir une moindre résistance aux courants ou aux glaces flottantes.

* Extraits de « Vocabulaire du pétrole et du gaz », publié au *Journal officiel* le 25 avril 2009. Tous les termes publiés au *Journal officiel* par la Commission générale de terminologie figurent sur le site *FranceTerme* : <http://franceterme.culture.fr/FranceTerme/>.

Membres et remembrement

De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolu de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire...

La Fontaine, « Les Membres et l'Estomac »

C'est ainsi qu'avec humour notre cher fabuliste met en place un conflit entre les membres qui estiment trop travailler pour le bénéfice de Messire Gaster et ces membres apparemment très laborieux. Il survient que, dans telles sociétés, les plus jeunes membres incorporés se plaignent de ne pas accéder assez vite aux sièges les plus élevés... Le choix même des termes et leur définition donnent lieu à discussion. Il peut donc être utile de leur porter un bref regard.

C'est de *membrum* que viennent les mots français et les équivalents *miembro* (espagnol, portugais), *membro* (italien), *member* (anglais) – bien entendu le verbe *to remember* se rattache quant à lui la filiation de l'idée de mémoire avec la racine *mim mem*. Pour les spécialistes de sémantique et de philologie, ce mot latin est à rapprocher de plusieurs langues indo-européennes et le plus proche pour la forme serait l'irlandais *mir*, « morceau de viande », qui laissera *membur*. Le sens initial serait donc celui de morceau du corps (d'un être vivant), morceau de chair. Le mot grec correspondant est *melos*, terme que l'on retrouve dans plusieurs mots médicaux tels que **rhizomélie**...

Membrum était couramment utilisé à l'époque impériale par de bons auteurs de façon polysémique. Concrètement, il s'appliquait

à toute partie du corps, non seulement les bras et les jambes – il est plus correct en anatomie humaine de parler de **membres supérieurs** et de **membres inférieurs** eux-mêmes constitués de plusieurs parties rattachées aux os porteurs. On citerait volontiers Cicéron qui fait entrer dans le contenu sémantique du mot aussi bien les mains, les cuisses, les pieds que la queue du paon, les plumes multicolores du pigeon, les ébauches de mamelle de l'homme et sa barbe... Au pluriel ce sont **les membres du corps**. Cela explique l'expression *membrum virile* qui, traduit en français, a très tôt connu le succès et l'a gardé, en favorisant moult plaisanteries grivoises dont les salles de garde des internes ont longtemps retenti. **Un sujet bien membré.**

Dans un deuxième temps, les Romains utilisèrent *membrum* pour la partie d'un tout (*corpus*), un individu par rapport à un ensemble, voire une pièce d'appartement. Un troisième emploi fut poétique. Parmi les dérivés, citons *membratim*, « de membre à membre, pièce par pièce, point par point, en phrases courtes », *membratura*, « confirmation des membres », *membrosus* et *membripotens*, « bien membré, robuste »...

Donc rien d'étonnant que *membre* possède lui-même plusieurs significations que distinguent le dictionnaire de Littré, celui de l'Académie française et les usuels. Essayons-nous à une synthèse.

1. Partie extérieure du corps de l'homme et de l'animal, plus précisément chacune des parties du corps humain, disposées par paires, qui servent à la locomotion. *Avoir des membres vigoureux, robustes, souples.*

2. Dans le langage religieux, *membre* marque l'appartenance à une communauté qui peut être fort vaste et saint Paul écrit dans sa

1^{re} épître aux Corinthiens : « *Et si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ; si un membre est honoré, tous les membres s'en réjouissent avec lui.* » Plus généralement, l'utilisation sociologique conduit à considérer chacune des personnes qui composent un corps constitué dans l'État, dans une compagnie, une société savante, une association. *Membre de l'Académie de médecine, de l'association Défense de la langue française...* Par exemple, parlant de l'Académie française, Voltaire dit : « *Un membre va vite, les corps ont peine à se remuer* » (lettre à Argental).

3. Par extension, État qui fait partie d'une fédération. *Membre de l'Union européenne.*

4. Partie d'un ensemble organisé, avec des incidences dans le discours : *un membre de phrase.* En algèbre, *les deux membres d'une équation...* En architecture, la frise, un *membre de l'entablement.* Pour les charpentiers de marine, *les membres d'un bâtiment,* la **membrure** et plusieurs dérivés : **membret** et **membrette**, **membrière**, **membron...**

Quant au *membrana* latin, il est à traduire par « peau qui recouvre les différentes parties du corps, membrane, pellicule », et aussi « tunique, peau de serpent, enveloppe de fruit ». *Membranaceus*, c'est « formé d'une membrane » et *membranula*, « petite membrane ». Ce *membrana* désignait encore la peau préparée pour écrire, soit un parchemin, appelé *diphthera* en grec. La fabrication des parchemins existait déjà à l'époque impériale, ce que soutiennent *membranum*, « parchemin » ; *membranus*, « de parchemin » ; *membranarius*, « parcheminier, fabricant ou marchand de parchemin ».

Apparue en français vers 1370, **membrane** a connu une belle carrière d'abord en anatomie pour « *tous les tissus aplatis en forme de lames ou de toiles, qui servent à embrasser et contenir certains organes, soit à sécréter certains fluides* » (Littré). La marquise de Sévigné écrit : « *Les médecins avaient nommé son mal un rhumatisme de membrane.* » On se mit à parler de **membranes séreuses**, **aponévrotiques...** Plus important est l'emploi en obstétrique et en embryologie pour les **membranes fœtales** (1749) et l'expression de **fausse membrane** (1840) caractérise l'exsudat fibrineux, siégeant

sous forme de lambeaux blanchâtres, adhérents et cohérents, à la surface d'une muqueuse infectée ; c'est le revêtement pathologique de fibrine de l'angine de la diphtérie.

Un emploi analogue de membrane se fit en botanique pour des organes plats, mais il fallut attendre pour que le mot acquît une place de premier plan en cytologie pour la partie limitante de la cellule qui contribue à l'individualiser.

Démembrer apparut dès le XI^e siècle au sens propre et un peu plus tard au figuré. **Démembrement** eut d'abord une application anatomique avant de donner dans le burlesque au XVII^e siècle et retrouver un large emploi pour le réaménagement des domaines terriens en invitant tardivement (1907) à la naissance de **remembrement**, puis (1933) à celle de **revenir**, comme en écho. Mais pour A. Rey les antonymes sont plutôt **morcellement** et **morceller**.

Pierre Delaveau

La date d'échéance de votre abonnement est inscrite sur l'étiquette de routage de votre revue.

**Vérifiez-la, avant de jeter l'enveloppe.
C'est à cette date que vous aurez à cœur,
nous l'espérons, de renouveler votre
adhésion et votre abonnement.**

Machins et machines

Le **machin** a eu son heure de célébrité le jour de 1962 où le général de Gaulle qualifia de « machin » l'honorable Organisation des Nations unies. Il semblerait que ce mot familier naquit au début du XIX^e siècle. Il servait alors à désigner quelqu'un ou quelque chose dont on a oublié le nom. À ce titre, il est toujours employé, comme les mots **bidule**, **chose** ou **truc**. Serge Gainsbourg n'a-t-il pas écrit, en 1964, une chanson dont le titre était précisément « Machins choses » (*Avec Machine / moi Machin / on s'dit des choses / des machins / oh ! pas grand-chose / des trucs comme ça...*) ? C'est à la fin du XIX^e siècle qu'on a commencé à employer le mot **machin** pour désigner avec ironie une œuvre ou une institution. Dans sa *Correspondance* (1898), Gide persifle sur le « machin sémantique » de Paul Valéry.

Le grec *mêkhanê*, signifiant « invention ingénieuse », par sa variante *makhana*, donna au latin le mot *machina*, « machine ». Le **machin** de la langue populaire française n'est autre que le masculin de **machine**. *Machina*, en latin, est un « engin ». À Rome, dans l'Antiquité, on appelait *machina* la plate-forme sur laquelle étaient exposés les esclaves destinés à être vendus. C'est probablement



parce qu'il supporte une plate-forme permettant aux ouvriers d'accomplir leur tâche que l'échafaudage du peintre en bâtiment comme celui du maçon était appelé en latin *machina*. Au théâtre, le *deus ex machina* est un dispositif ingénieux qui permettait de faire

descendre des cintres (peut-être sur une plate-forme ?) un dieu sur la scène. Au figuré, un *deus ex machina* est une personne ou un événement qui vient providentiellement sauver une situation périlleuse. Par extension, le mot latin *machina* est aussi une ruse. On retrouve ce sens dans notre terme **machination**. Et c'est aussi de ruse qu'il s'agit dans l'usage des **machines infernales**, dans lesquelles on dissimule des explosifs commandés à distance pour perpétrer un attentat. *Machina* a donné, à côté de **machine**, toute une famille de dérivés : le **machiniste**, auquel il est « défendu de parler » s'il conduit un véhicule de transport en commun ; l'adjectif **machinal** (et son adverbe **machinalement**), que les psychologues considèrent comme faisant partie du « concept de réflexe » ; la **machinerie**, qui est toujours le lieu magique des changements de décors dans les théâtres à grand spectacle ; la **machination** que nous avons déjà évoquée, et son **machinateur**. Le **machinisme**, qui a d'abord été un terme de philosophie cartésienne pour se démocratiser au XIX^e siècle en stigmatisant le rôle croissant des machines dans le développement de la société ; et, pour finir, ce dernier-né de la famille, le mot **machinique**. Ce mot est formé de *machin* et du suffixe *-ique* qui en fait un adjectif entrant dans la terminologie scientifique, comme l'adjectif *chimique* est dérivé de *chimie*. Inconnu du *Trésor de la langue française*, c'est un néologisme considéré comme didactique par Alain Rey (*Dictionnaire historique de la langue française*). Il a été dernièrement employé avec pertinence par Jean-Claude Guillebaud dans sa chronique « Paris-Provence » du 22 juillet 2007 (« Le scoop absolu »), pour dénoncer les effets pervers de la technique dans notre rapport actuel au monde.

Jacques Moulinier

Délégation de Bordeaux

Le temps s'chagrine

Les paysans transmettent, en fonction de leurs principales préoccupations, la tradition linguistique comme un patrimoine. Depuis que la capitale a gagné son statut, la Brie est devenu le grenier à « bleds » de l'est parisien et le champ lexical du langage briard accorde une place importante aux mots liés à la vie paysanne. Au-delà, en parallèle des dictons, le patois dont l'emploi s'est conservé jusqu'à la Seconde Guerre mondiale avec des variations géographiques (consonances adaptées), est riche en vocabulaire évoquant, au rythme des saisons, le climat si déterminant pour la qualité du travail des champs.

C'est principalement le mauvais temps qui inquiète le cultivateur et, donc, retient l'attention. Les termes utilisés pour les précipitations se déclinent en fonction de l'intensité ou de la soudaineté de la **puie** (pluie). Quand le temps **s'chagrine** (le ciel se couvre) et **se trémue** (menace de changer en tournant à la pluie), c'est qu'**i va kmencer à pleuvouère**. On va prendre une **saucée**, une **trempée**, une **rincée**, et devenir tout **mou** (les habits mouillés par la pluie que l'on n'a pu éviter, ou bien être trempé par la sueur suite à une course pour s'abriter rapidement).

Au printemps, les giboulées de mars gênent les **binailles** (semailles) :

Brouillon : giboulée. *V'là encore un brouillon qui vient.*

Galarniaux (ou **galargnaux**) : ondées fréquentes et froides, venant de galerne, c'est-à-dire du nord ouest, se montrant surtout en mars.

Haillon : pluie intermittente, mais abondante. Quand un haillon tombe et que le soleil se montre en même temps, on dit : *C'ée le diable qui bat sa femme et qui marie sa fille.*

Verdaulée : ondée, courte averse. **Houssée** a le même sens.

Châblée : averse de pluie abondante, mais de peu de durée. *J'viens d'en r'cévouère ène châblée su l'doue* (dos).

Raouste : averse violente. *La pluie tombe si fort qu'a verde (éclabousse) jusqu'è dans la méson.*

En été, les orages de chaleur entravent le battage des blés blonds : **Nuée** : orage qui se prépare. Le Briard utilise au sens propre ce mot généralement usité au sens figuré. *L'temps èe enco en nuée.* Le terme de marine, **foudre** est employé pour désigner un vent violent soufflant en tempête.

À l'automne, c'est le temps des gras labours, des pluies fines et des brouillards :

Brouillassis (ou **brouillasse**) : pluie fine et pénétrante, **brouillasser**, **crachiner**, **broussiner**.

L'hiver, on **guerlotte** (grelotte, tremble de froid), *Mon Dguiieu* (Dieu) *qui fée don fré, il a la figure toute vargencée* (violacée).

Les malades prennent alors un **babouin** (mouchoir enveloppant le visage et noué sous le menton ou sur la tête) pour se protéger du froid. Les autres se contentent d'un **filoche** (cache-nez).

Et, par temps neigeux, on indique, comme ailleurs, que ça **botte**, lorsque la neige s'amoncelle sous les chaussures.

Il fait **mou** signifie qu'il pleut, et aussi qu'il y a de la boue. On emploie ce terme en disant : *il a labouré sa terre pal'mou*, c'est-à-dire pendant qu'il pleuvait, ou aussitôt après la pluie, ce qui est un mauvais travail, car la sécheresse ou le hâle survenant peu après, la terre devient **glau** (**glatte**, ou **glappe**) et ne peut plus s'ameublir.

Une terre peut également être **gourde** (imparfaitement sèche), **paûle** (ou **vaûle**, terre trop ameublie, sans consistance). **Patouille** signifie boue ou fumier boueux.

Quand la terre est trop meuble, le tombereau **bardé** de boue **s'enraque** (s'embourbe) jusqu'à l'essieu et il faut alors le **déhotter** en **pinaquant** (marchant dans la boue) sans **s'empierger** (trébucher).

Après la pluie vient le beau temps, tant attendu pour faire **chesser** le linge. Ce n'est plus le temps des mots mais celui des sourires ensoleillés.

Damien Blanchard

Gens

Êtes-vous sûr de savoir quel est le genre de ce nom ? Si oui, vous êtes probablement dans l'erreur. En effet, ce substantif est tantôt masculin – **ces jeunes gens sont polis** –, tantôt féminin – **les bonnes gens**. Et pourtant, il faut dire **les gens bons sont plus nombreux qu'on ne pense**.

Tout dépend, en fait, de la place du nom par rapport à l'adjectif (féminin si l'adjectif précède *gens* et masculin s'il le suit). Ainsi dit-on des **vieilles gens** et des **gens courageux**. Mais si l'adjectif est attribut, il est toujours au masculin. Notons que *gens* était à l'origine le pluriel de *gent*, radical de *gentis*, génitif du substantif latin *gens*, dérivé du verbe *gignere*, « engendrer ». C'est ainsi qu'on a gardé de *genitus*, participe passé masculin singulier de *gignere*, l'expression **seigneurs et gentes** (gracieuses) **dames** ainsi que



l'adverbe *gentement* devenu **gentiment**. Autrefois les **gentils** étaient les païens considérés comme barbares. Chez les juifs, les gentils, « non juifs », s'appellent *goy* (ou *goyim*).

Le mot **gentilhomme** est passé avec Guillaume en Angleterre au XI^e siècle, puis revenu anglicisé en France dans des expressions « académisées » telles que **gentlemens agreement**, « accord verbal à l'amiable et de bonne foi », et **gentleman farmer**, « propriétaire terrien ».

On désigne l'habitant d'un lieu par son **gentilé** que les savants appellent « ethnonyme ». Quant au nom de famille, l'état civil l'appelle **gentilice** pour le différencier du prénom (qui devrait, par définition, toujours se placer avant le nom de famille) et du surnom, souvent lui-même devenu gentilice.

On appelle les oiseaux **la gent ailée**, les hommes de loi **la gent chicanière**.

La **gens** désigne au singulier la nation.

Bernie de Tours

Pantalons garance et treillis kaki...

Beaucoup de personnes évitent de commettre la faute d'orthographe grammaticale qui consiste à accorder le mot *kaki* quand celui-ci est employé comme adjectif de couleur. En effet, on doit bien laisser ce terme invariable dans : **des uniformes kaki, une tenue kaki, des treillis kaki**, etc. Cela, pour la même raison qui fait que *marron, orange, citron, champagne, noisette, saumon...* restent invariables quand ils sont utilisés adjectivement pour évoquer une couleur : **des yeux marron, des chemisiers orange, des murs citron, des nappes champagne, des pulls noisette, des rideaux saumon...**

Cette raison, c'est que l'on utilise là des tournures elliptiques, qui ne devraient pas faire oublier que les noms employés comme adjectifs de couleur sont au singulier : « **des yeux** [qui ont la couleur DU] **marron** ; **des chemisiers** [dont la couleur est semblable à celle DE L'] **orange** ; **des murs** [d'une couleur comparable à celle DU] **citron** ; etc.

Mais, si elles optent pour le bon accord, c'est-à-dire... l'invariabilité, on s'aperçoit bien vite, en interrogeant lesdites personnes, qu'elles le font... pour de mauvaises raisons ! La plupart rattachent le terme au fruit du plaqueminié du Japon, un arbre ou arbrisseau qui donne des fruits... jaune-orange, voire orange ! Avec de telles tenues, les militaires feraient de belles cibles, rappelant les funestes pantalons garance des fantassins français au début de la Grande Guerre... Rappelons au passage que la garance est une plante herbacée des régions chaudes et tempérées, qui fut cultivée pour la matière colorante rouge qu'elle fournissait. *Garance* est



également le nom donné à la teinture tirée de la plante, et le mot reste invariable dans **pantalons garance**, toujours d'après le raisonnement grammatical exposé ci-dessus. (Faut-il rappeler, aussi, que c'est le nom du personnage joué par Arletty dans *Les Enfants du paradis*, de Marcel Carné ?)

Si nombre de personnes croient que le fruit du kaki (l'arbre) a donné son nom à la couleur, cela est dû à une confusion avec le kiwi, je l'ai constaté à maintes reprises...

Mais la grande erreur est de croire que les tenues kaki sont vertes comme le kiwi... Il n'en est rien (du moins, à l'origine...) ! Les uniformes kaki, les treillis kaki, camouflés ou non, ce sont, par exemple, les tenues portées actuellement par les soldats américains en Irak. *Kaki* désigne exclusivement une couleur ocre, jaune tirant sur le marron, jaune beige... Le mot vient de l'hindoustani *khâki*, « poussière, couleur de poussière », parfois « couleur de terre », et ce sont les Britanniques qui ont adopté les premiers cette couleur pour les tenues de combat, vers 1850, puis surtout vers 1885-1900. Même si l'expression « tenue camouflée » n'existait pas encore, les Anglais de l'armée des Indes en avaient créé le concept (ou, du moins, étaient parmi les premiers à s'en être préoccupés), en adaptant la couleur des uniformes à des terrains propices à des combats, en Inde : montagnes ocrées, roches et rochers jaune-brun, terres sablonneuses... Différentes versions, ou anecdotes, circulent sur les circonstances de l'« invention » des uniformes kaki.

Le seul raisonnement licite est donc de dire que *kaki* reste invariable parce qu'il signifie « qui a la couleur de LA poussière », « qui a la couleur de LA terre » (ocre, jaune-brun, en l'occurrence). Au fil des décennies, on s'est mis à donner à *kaki*, au sens de couleur, une... palette d'acceptions non reprises par les dictionnaires usuels : « jaune verdâtre », « brun verdâtre », « vert grisâtre », « vert-brun »... Cela par confusion avec une variété de VERT, nommée « vert kaki », que certains assimilent – de façon erronée – au seul vert caca d'oie. En fait, *VERT kaki* – que certains ont abusivement réduit à *kaki* tout court, d'où les ambiguïtés et les bévues – est utilisé pour désigner de nombreuses nuances de

teintes où le VERT dominant se mêle de gris, de brun-jaune, de brun, d'ocre jaune, de couleur terre (c'est donc là un « vert de terre » !).

Quant aux treillis de combat habituels (généralement des tenues camouflées qui présentent certes des nuances de teintes), faits pour se confondre, a priori, dans une nature à dominante verdoyante ou sombre – prairies, collines, forêts –, ils n'ont certainement pas seulement la couleur de la poussière..., ni même celle du « vert kaki ».

Jean-Pierre Colignon

Expression à la dérive

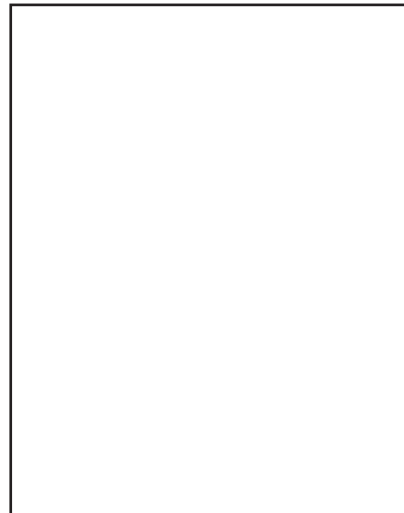
Filer un mauvais coton

Certes, on file du coton, mais cela ne suscite aucune image par rapport à l'expression familière. Un duvet de coton n'appartient pas au règne animal.

Par contre, le cocon que se filent les larves de lépidoptères à l'état de chrysalide, comme le ver à soie, s'il se dévide, il a mauvaise mine.

Donc « filer un mauvais cocon ».

Jean-Claude Tafoureau



Le temps des remerciements

Pour solliciter une faveur ou action de son interlocuteur, de nombreuses lettres ou courriels se terminent aujourd'hui par « *nous vous remercions de + verbe* » (par exemple *payer*!). Rien de bien choquant a priori mais en y regardant de plus près, la formule révèle un détournement sémantique de *merci*, dont il nous faut recadrer ici l'usage.

L'étymologie nous apprend que la racine latine *merces* désigne en premier lieu le prix reçu pour une marchandise ou un travail, et par extension le revenu d'un loyer¹. *Stricto sensu*, demander au moyen d'un remerciement reviendrait à accorder une récompense par une anticipation, qui apparaîtrait encore aujourd'hui comme bien téméraire ! Car même nos pires financiers ne se sont pas encore risqués à imaginer un modèle économique où le salaire précéderait le travail réalisé ; et la mode du prépayé cèle de nombreux inconvénients...

On remarque que le verbe à l'infinitif est souvent précédé de « bien vouloir ». On peut alors penser que le remerciement s'applique au « bon vouloir » de l'interlocuteur : simple périphrase pour atténuer le caractère impératif de la demande, qui n'en demeure pas moins maladroitement introduite.

Notons aussi qu'en précisant – « *nous vous remercions par avance* » – les auteurs courent le risque non seulement d'être déçus mais aussi de passer pour économes en courtoisies. Il serait en effet bien difficile de ne pas leur attribuer la volonté de s'affranchir d'un nouveau message pour remercier leur interlocuteur après son action. Bien que la tendance de nos sociétés soit à tout accélérer et économiser, il serait dommage d'aller à l'encontre de la sémantique ou de la bienséance...

Dans d'autres cas, l'utilisation d'un remerciement au lieu des sollicitations traditionnelles peut témoigner d'une approche timorée de l'auteur. Par exemple, quand la crainte de se trouver dans la position du demandeur suggère une pudique dissimulation de la supplique derrière des remerciements – pourtant inappropriés. Parfois aussi, l'appréhension porte sur le caractère trop conformiste des expressions (comme **savoir gré**), quand ce n'est pas leur caractère religieux (**prier**). Toutes les variantes de *prier* sont pourtant parfaitement adaptées à la formulation d'une requête car le français leur attribue dans ce cas un caractère pleinement laïque (par exemple, **prière de**). Quand bien même la double connotation entretiendrait les tendances pusillanimes, notre langue regorge de variantes comme **solliciter** ou **faire appel à** pour éviter le piège du remerciement anticipatif.

Et le français dispose de nombreuses autres formules comme **nous vous prions de**, **nous vous saurions gré/serions reconnaissant** ou encore **nous vous invitons/convions**. Autant de tournures suffisantes pour adresser une requête, à laquelle il ne conviendra de répondre par un remerciement qu'une fois celle-ci satisfaite.

En définitive, à moins d'une mutation de nos fondements socio-économiques, un remerciement doit rester le successeur d'une requête et non pas devenir son substitut. Et pour mettre en application ce principe, adressons ici un remerciement à Ernest Renan pour nous avoir livré l'exemple suivant, dont la résonance avec cet article est telle qu'il pourrait nous servir d'apophtegme :

« *Remercions-le pour le passé, et prions-le d'achever ce qu'il a commencé.* »²

Alexandre François

1. Dictionnaire étymologique de latin (Ernout & Meillet).

2. *Lettres du séminaire*, lettre du 1^{er} janvier 1844 à sa mère.

<http://gallica2.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k29724g.image.r=%22remercions+pour%22.f244.langFR>

Extrait de *La Lettre* du CSA*

Près et prêt : deux mots à ne pas confondre

Le premier mot, **près**, adverbe ou locution prépositive, est invariable et se construit avec **de**. Il indique la proximité dans l'espace : « c'est arrivé près de chez vous » ou dans le temps, signifiant alors « sur le point de » : « le soleil est près de se lever ».

Le second mot **prêt** est adjectif et se construit avec **à**. Il se rapporte généralement à une personne, a un sens actif et signifie « disposé à », « ayant l'intention de ». Qualifiant un non animé, il prend le sens de « être apprêté pour », « être en état de ». Sur le modèle « prêt-à-porter » (1951, calque de l'anglais *ready to wear*), l'expression « prêt + infinitif » a servi à former des adjectifs et des noms. Bien que critiqués lors de leur création car ils avaient un sens passif (prêt à être porté et non prêt à porter), ces néologismes se sont implantés dans notre langue : **prêt-à-monter**, équivalent recommandé par la Commission générale de terminologie pour remplacer *kit* (*Journal officiel* du 22 septembre 2000), **prêt-à-manger**, équivalent proposé pour remplacer *fast food*, **prêt-à-cuire**, **prêt-à-peindre** ou **prêt-à-penser**.

Les deux mots et les deux constructions sont régulièrement confondus dans les médias audiovisuels, mais aussi dans la presse écrite, et donnent naissance à une locution hybride « *prêt de* » : « *la crise n'est pas prête de finir* » pour **la crise n'est pas près de finir**. Il en est de même pour « *la pluie n'est pas prête de s'arrêter* », en français correct : **la pluie n'est pas près de s'arrêter**, et pour l'expression « *à quelques exceptions prêtes* » pour **à quelques exceptions près**.

Cette confusion a existé jusqu'au XVIII^e siècle : « *Dans quel péril est-il prêt de rentrer ?* » (Racine, *Athalie*). À la fin du siècle, on distingua les deux sens et chaque locution eut sa préposition attitrée : « *Je me sentais près de pleurer* (sur le point de). [Elle] *mit sa mantille sur sa tête comme prête à partir* (préparée pour le départ) » (Mérimée, *Carmen*).

La distinction entre ces deux expressions est donc de rigueur, comme le rappelle un communiqué de l'Académie française publié le 19 novembre 1964 : « *Il ne faut pas confondre je suis prêt à partir (je suis disposé à partir) avec je suis près de partir (je suis sur le point de partir)* ».

* Numéro 225.

Le saviez-vous ?

Quelques expressions... à propos de la bête

Ce mot, très fréquent dans notre langue familière, comporte des connotations plus fortes que *animal*, quand il est transposé dans le domaine humain (stupidité, méchanceté ou bassesse morale). D'où sa fréquence dans les injures et les qualifications injurieuses.

Bête curieuse Personne ou chose que l'on considère avec un étonnement parfois hostile. Souvent dans des comparaisons : regarder, dévisager quelqu'un comme une bête curieuse.
« *Il était âgé d'à peine six ans, et déjà il (Mozart) errait d'une ville à l'autre, accablé par son talent, considéré comme une bête curieuse...* » (Blondin.)

Bête épaulée Bête de trait qui a une épaule démise et qui, par conséquent, ne vaut plus rien, est inutilisable ; métaphoriquement, personne sans capacité, fille de mauvaise réputation.
« *On l'a trompé, on lui a fait épouser une bête épaulée.* » (Littré.)

La bête noire de quelqu'un Personne ou chose que l'on déteste, qu'on ne peut supporter. Synonyme : bête d'aversion.
« *J'espère [...] reprendre un jour la lutte contre le militarisme. Ça reste ma bête noire.* » (Martin du Gard.)

Chercher la petite bête Être extrêmement méticuleux dans la recherche des erreurs, dans la critique.
« *Et croyez que j'ai bien étudié, bien scruté, bien percé ! Croyez que j'ai bien cherché la petite bête dans ce bonheur-là !* » (Barbey d'Aurevilly.)

Reprendre du poil de la bête Se ressaisir, reprendre le dessus. Cette locution, de par son obscurité, est une des vedettes de la phraséologie.
« *Loin de sa femme, ce petit quadragénaire gras reprenait du poil de la bête.* » (Mauriac.)

Jean Tribouillard

L'orthotypographie : une nécessité pleine de finesse

Ne coupez pas !

Certes, en effet l'idéal serait de ne pas avoir à couper les mots en bout de ligne... Un idéal que l'on obtient, par exemple, grâce à la composition dite « en drapeau » - « en oriflamme » serait plus juste - qui, « au fer à gauche », donne ceci :

Arsène Lupin, le gentleman cambrioleur, le bandit estimé des contrôleurs des wagons-lits, le criminel abonné à l'Opéra, est le héros d'une longue série de romans de l'écrivain français Maurice Leblanc. Arsène Lupin, virtuose de l'action et des coups de théâtre, diffère des autres cambrioleurs de romans...

Mais, puisque l'on est forcément amené à couper des mots dans un texte composé en pavé sur une pleine justification (sur toute la largeur), il convient de connaître les principales règles de l'orthotypographie à ce sujet. Il y a deux manières de couper les mots en bout de ligne : la **coupure syllabique** et la **coupure étymologique**. La première sépare les syllabes ; la seconde détache la ou les racines du mot, éventuellement le préfixe et le suffixe.

Les deux sortes de coupure peuvent se confondre : si l'on coupe *télé-graphe*, la coupure est à la fois syllabique et étymologique.

La coupure syllabique est de beaucoup la plus pratiquée. Par exemple, on ne coupe pas « pre-scrire », car la ligne du dessus semblerait s'achever sur une syllabe muette, à cause de l'absence d'accent sur l'*e* ; on coupe : *pres-crire*, ce qui mutile évidemment

l'étymologie (*præscribere*, à l'origine « écrire en tête »). C'est donc presque toujours la coupure syllabique qui l'emporte.

On n'utilise guère la coupure étymologique – quand elle se sépare de la coupure syllabique – que dans quelques cas déterminés, par exemple *atmo-sphère*, *yougo-slave* (ne pas couper « atmos-phère », « yougos-lave » : la coupure syllabique est ici rejetée), ou encore *sur-estimer*, *trans-alpin*, mais le plus souvent on optera pour *sures-timer* et *transal-pin*...

Il ne faut pas couper sur une lettre isolée : « é-cart », « O-rient », « a-libi » sont de très mauvaises coupures ! Et nous ne cautionnons pas le laxisme de ceux qui pratiquent ou acceptent des coupures quand la lettre isolée est précédée d'une apostrophe d'élision : « l'é-cart », « d'O-rient », « l'a-libi ».

On ne doit pas renvoyer à la ligne suivante une dernière syllabe comprenant moins de trois lettres ni, même, une syllabe finale muette de trois lettres... Ainsi, le mot *félicité* ne se coupera pas « félici-té », tandis que la coupure « lamenta-ble » ne sera pas acceptée dans un texte composé sur une grande justification (on se montrera moins sévère, dans le second cas, pour les lignes moyennes et, à plus forte raison, pour les petites justifications).

La coupure du type « félicité », sans être absolument proscrite, est fortement déconseillée (elle est même carrément interdite dans la « marche de travail » de certains journaux et de certains éditeurs). En fait, la meilleure coupure est *féli-cité*, la seule qui soit recommandable sans restriction !

Quant à la syllabe finale muette renvoyée à la ligne, telle que *ble* dans la coupure « formida-ble », il faut s'en abstenir surtout à la fin d'un paragraphe, où cette syllabe muette constituerait une ligne... très creuse ! (*À suivre.*)

Jean-Pierre Colignon

Courrier des internautes

Question : Je lis dans un texte de Pascal Lainé : « L'été, on les attachait à une grosse corde [les touristes], et on les tirait vaille que vaille sur les escarpements du Margeriaz ». *D'où vient cette expression que je croyais désuète, et que j'ai entendue cependant hier matin dans les propos d'un intervenant sur France Inter ? Quelle signification lui donnez-vous ?*

Réponse : Le sens actuel est : tant bien que mal. Quant à l'origine de *vaille*, c'est le verbe *valoir* au subjonctif présent : *que je vaille, que tu vailles, qu'il vaille, que nous valions, que vous valiez, qu'ils vailent*.

Le sens premier de l'expression est : que cela vaille peu ou beaucoup, quelle que soit donc sa valeur, et plus tard « à peu près » ou « quoi qu'il en soit ». Ce sont ces derniers qui nous amènent à l'acception moderne.

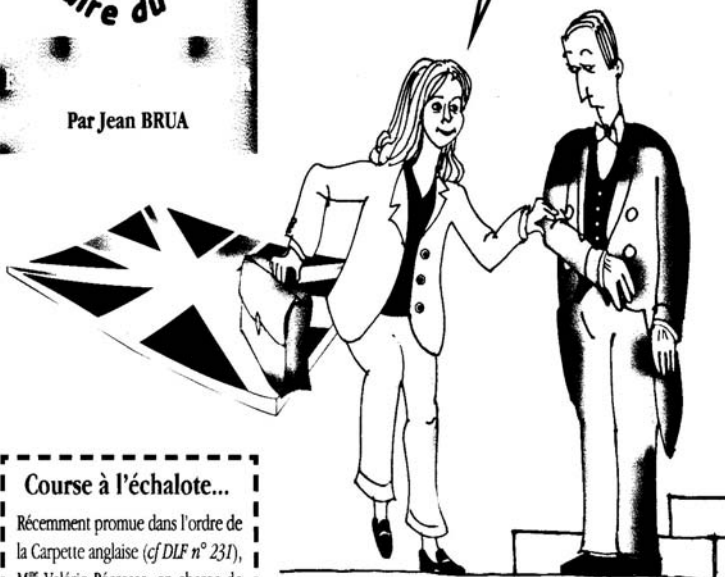
Q. : *Ce subjonctif ! Est-il encore employé sous cette forme ? Je comprends qu'il ne soit resté que dans l'expression.*

R. : Ce subjonctif n'est pas un archaïsme, c'est la forme conjuguée normale et toujours en vigueur. On entend souvent dire « qu'il vaille », « que cela vaille », mais il s'agit d'un barbarisme populaire. À proscrire donc pour ne retenir que *vaille*. On le trouve dans d'autres usages : *Croyez-vous qu'il vaille mieux s'abstenir ? – Je doute que cela en vaille la peine*.

Jacques Pépin



AFFREUSEMENT EN RETARD !
 JE NE MAÎTRISE PAS
 ENCORE TRÈS BIEN
 MA TOUTE NOUVELLE
 « FLYING CARPET »...



Course à l'échalote...

Récemment promue dans l'ordre de la Carpette anglaise (cf DLF n° 231), M^{me} Valérie Péresse, en charge de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, est-elle entrée sur la pointe des pieds au Conseil des ministres qui a suivi ? Ou, au contraire, a-t-elle été congratulée par ses pairs ?

Car, après tout, il semblerait que cette distinction très spéciale soit assez prisée dans les allées du pouvoir, si l'on en juge par le nombre de lauréats ayant exercé des fonctions de gouvernement.

Mais alors, M^{me} Péresse a peut-être fait des jaloux !

Craignons que ceux-ci ne redoublent de zèle « anglophoniste » pour décrocher à leur tour le pompon.

DÉSORMAIS, TOUT MINISTRE
 ÉPINGLÉ PAR DLF DEVRA
 SE JUSTIFIER OU SE CASSER !



Tu veux ma photo ?

Un correspondant marseillais, assidu et vigilant, m'apprend qu'un centre d'apprentissage, qui envoie ses apprentis effectuer de menus travaux chez vous, les confie à qui ? à un « encadrant ». Pas à un maître (oh la ! un maître ! pas de maître ! ni Dieu ni maître !). Pas à un professeur (professer : hum ! ça fait peu laïc, on professe une religion). Pas à un moniteur (moniteur, monition, monitoire ! hou la ! une monition est un avertissement donné à celui qui est sur le point de commettre un délit ; un apprenti n'est pas un délinquant, tout de même ! et un monitoire, alors ! est décerné par un juge ecclésiastique, hou la la !). Pas à un surveillant (encore une fois, un apprenti n'est pas un délinquant et ne doit donc pas être surveillé). Ni à un conducteur de travaux (conducteur, conducator, ça fait roumain). Ni à un chef de chantier (ça fait eau de Vichy).

À un encadrant !

Encadrant satisfait deux besoins essentiels du parlant-écrivain-locuteur-jactant actuel : faire long (le cadre, qui encadre, est trop court) et faire imprécis (les appellations susnommées, outre leur scéléritesse indéniable, étaient trop précises, manquaient de flou, or il faut « flouter », c'est plus artistique).

Bref, je ne peux pas encadrer cet encadrant. Comme en argot, encadrer veut dire aussi en aligner une d'un côté puis de l'autre, pour bien délimiter le visage de celui à qui on s'adresse, j'encadre donc l'encadrant que je ne peux pas encadrer.

Bernard Leconte

Le candidat bat la campagne

La première fois que j'ai lu cette formule dans (sur) un journal, j'ai cru y déceler une intention malicieuse : la tonalité de l'article permettait de subodorer une pointe d'humour.

En effet, au ^{xx}e siècle, les acceptions concrètes de l'expression *battre la campagne* (arpenter champs et bois, notamment dans le cadre d'activités cynégétiques) ont été supplantées par une valeur métaphorique, plutôt dépréciative, signifiant plus ou moins « perdre la tête, divaguer ».

Au fil du temps, la formule revient, même dans des contextes non polémiques mais se rattachant toujours à des campagnes électorales... dépourvues de tout caractère bucolique.

J'ai toujours tendance à chercher dans ces propos des intentions qui n'y sont probablement pas. Les journalistes de la nouvelle génération ont-ils perdu une nuance de la langue ? Une autre nuance marquant un retour au concret est-elle en train de s'installer ?

Tout va très vite à notre époque...

NB : Le verbe *battre* est au cœur de bon nombre d'expressions imagées plus ou moins désuètes : battre le briquet, battre le carton, battre l'eau, se battre à fer émoulu, battre comme plâtre, se battre au premier sang...¹

Michel Jordan

1. Toutes ces expressions figurent dans le *Dictionnaire des expressions et locutions*, d'Alain Rey et Sophie Chantreau (Le Robert, « Les Usuels », 1993, dernière édition 2006).

Problème d'identity

La langue des médias

Une de plus ! Le samedi 14 février 2008, TF1 lance en « prime time » une nouvelle émission de jeu sous le titre d'*Identity*. Bien entendu ce vocable anglais est intraduisible dans cette pauvre langue française qu'utilisent encore quelques attardés qu'on ne tardera pas à enfermer dans des réserves.

Le public n'a certainement pas conscience du degré d'aliénation auquel il est soumis. Pour en prendre la mesure, j'ai relevé les titres des émissions programmées sur la journée¹.

En dehors des mots et expressions déjà passés dans l'usage courant comme *Best of*, *Reporter*, (QG) *week end*, *Chewing gum* (et cornemuse), (De la) *soul*, (Brigade de) *cow boys*, *R'n'B*, (À vos) *clips*, *Interview*, *People*, les *Girls de playboy*, *Foot...*

Identity s'ajoute à *Dead zone*, *Catch attack*, *The biggest fan*, *Psi factor*, *Friends*, *Dirt*, *Final Fantasy III*, *Avent Children*, *Maximum overdrive*, *Darling*, *Earl*, *Six sexy*, *Clubbing*, *Taboo*, *Sex House*, *Cold Squad*, *Cops*, *Party Hits*, *Club 90's*, *Gimme Love*, *Sex and the city*, *Profiler*, *Stargate*, *Atlantis Enterprise*, *Going down the Valley*, *Watcast*, *50 mn inside*, *Lost in la Mancha*, *M6 Music*, *Electro Nation*, *Wheel Squad*, *Twinnners*, *EuroNews*, Comédie *the Story*, *Naked Wild on 2*, *E special*, *Toowam*, le *Daily Show*, *M6 Kid*, *Popular*, *Gym direct*, *W9 Hits*, *Non Stop*, *Morning Tubes*, *US 15*, *Little Amadeus*, *London live*, *Dragon Ball Z*, *Hit Virgin 17*, *Pokémon Battle Frontier*, *Star Mag*, *Shopping*, *Plug RTL Replay*, *X:enius*, *Digital 50*, *Transformers*, *Island Detectives*, *Paris Backstage*, *Nash Bridges*, *The Practice*, *Galactik Football*, *Jokebox*, *Krash Zone*, *Sea Patrol*, *FA Cup 2009*, *Hit Talent*, *Pocker club*, *Forbidden Warrior*, *B.R.I.G.A.D.*, *King Cobra*, *Big Shots*, *Hit Machine*, *Witchblade*, *Zoom Europa*, *Fast Club*, *How I met your Mother*, *Hit Album*, *In ze boîte*, *Break Hit*, *Sampler le Live*, *Nash Bridges*,

Super Nany, Day Break, Invisible Man, Paparanews, Creepie, Shuriken School, Big Bang Theory, T-Rex, Stargate...

Je pensais faire le relevé sur une semaine, mais la grille d'une seule journée me paraît significative, elle mobilise un vocabulaire anglais de 147 mots différents !

La liste comprend des émissions programmées de nombreuses fois dans la journée, des films dont les titres sont de moins en moins traduits ; même les films français sont affublés de titres anglais.

Beaucoup de ces émissions sont destinées aux enfants.

Il faut y ajouter tous les titres contenant des noms propres prononcés à l'anglaise, c'est un des vecteurs les plus efficaces pour déstabiliser le système graphique du français, Le monde de *Joan*, *Podium Gulli*, *Woody Wood Pecker*, *Bob Roy*, *McGyver*, *les frères Scott*, *Boston Justice*, *Starsky et Hutch*, *les Simpson*, *Criss Angel*, *Stuart Little*, *21 Jump Street*, *Flesh Gordon*... La syntaxe aussi est atteinte : *Central nuit*, *Direct auto*, *Top chef*, *Direct poker*...

Chaque jour, les médias enseignent de nouveaux mots anglais qu'il faut absolument assimiler pour ne pas être ringard. On n'hésite plus à imposer des titres difficiles, on se souvient de la campagne d'apprentissage intensif pour lancer « Desperate Housewives ». La publicité mène depuis longtemps cette œuvre didactique. Connaître une langue de plus ne peut être que positif. Certes.

La propagande est tellement puissance, et l'apathie est telle que depuis plusieurs mois, une société d'enseignement des langues diffuse un « spot » dans lequel elle tourne en ridicule quelqu'un qui ne maîtrise pas bien l'anglais (ce n'est pas original ; c'est devenu un cliché). Le message n'incite pas à apprendre l'anglais, mais..., et je n'ai entendu personne protester..., qui même a relevé que le slogan en était : « CHANGEZ DE LANGUE ! » ?

Ange Bizet

1. Corpus constitué au hasard, le jour-même, relevé en vrac sur la page Télé loisir sur internet comprenant les chaînes hertziennes, celles de la TNT et quelques-unes seulement de l'ADSL.

Les mots du mystère



Sculpture de Jean Marais, rue Norvins, à Paris-18^e.

Les « mystères » sont tellement mystérieux qu'aucun être sur terre ne peut y avoir accès. L'éternité, l'infini, la Création sont d'ordre divin, donc inaccessibles. Il n'empêche, au moins à l'échelle humaine (on ne sait ce qu'en pensent les singes rhésus), que nous nous demandons « qui sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous ? » Nous raison-

nons, nous cherchons, nous NOMMONS, au moins pour nous retrouver dans cette jungle de concepts inouïs. Que nommons-nous ? Eh bien ! tout ce qui est étrange, étranger, qui est au-delà de nous, pauvres mortels.

Par exemple, on nomme **le hasard**. Si les choses marchent bien, on dit : c'est **la chance, la veine, le bol, la baraka**. Pour le contraire, on dit : **la dé-veine, la mal-chance, la guigne, la poisse, la cerise, la scoumoune**. Or, nommer le hasard, c'est déjà entrer dans le domaine de l'irrationnel. Le maniement du mystère demande un vocabulaire spécifique, une mythologie, des pratiques particulières. Il y a des « phénomènes étranges », observés par des gens intègres, inquisiteurs, opiniâtres. Le mystère, le fantastique, le merveilleux, sont le sel de la vie. Après les romans et les contes, le cinéma en fait grand usage, appliquant à leur profit cette idée de Jean Cocteau : « *Puisque ces mystères nous dépassent, feignons d'en être l'organisateur...* »

Ainsi Marcel Aymé a organisé le mythe du « passe-murailles », popularisé ensuite par le film de Jean Boyer, personnifié par Bourvil : un homme banal, qui se met à traverser les murs sans se faire de bosses. L'idée est superbe... et absurde... Chez nous, du moins, les murs et les murailles sont de pierres ou de parpaings. Il faudrait avoir dompté la « spatio-temporalité » (la 4^e dimension)... Oui. Mais quelle belle idée de poète.

Serge Lebel

Incroyable, mais vrai

Ils l'ont dit ou écrit !

Cela est rassurant pour Monsieur (et Madame) Tout-le-monde : les personnes les plus cultivées, habituées à manier la langue, oralement et – ou – par écrit, peuvent elles aussi, à un moment de leur vie, laisser échapper une « hénaurmité » (comme écrivait Flaubert). C'est sans doute plus fréquent à l'oral, dans la spontanéité d'une conversation détendue, la rapidité d'un entretien, où l'on ne contrôle pas toujours avec rigueur son propos.

C'est sans méchanceté ni moquerie facile (et en ayant toujours à l'esprit l'histoire de la paille et de la poutre) que nous entamons ici une série de citations-bévués drolatiques. Notre bêtisier sera étrenné par le dramaturge, metteur en scène, comédien et cinéaste Roger Planchon, qui, au micro d'Yves Calvi (France Inter, émission « Nonobstant » du mardi 17 mars 2009), a confié, évoquant ses souvenirs de la Seconde Guerre mondiale : « J'ai vu les cadavres mourir »...

Jean-Pierre Colignon

Rêves de vacances

Si vous ne savez pas ce qu'est une **allitération**, nul doute que vous le saurez après la lecture de cet exercice de rédaction où la lettre V se taille la part du lion.

Voici venu le temps des vacances que vous appelez de vos vœux depuis longtemps ! À dire vrai, le vomissement des avions et le vacarme des voitures éveillent en vous la vue de rivages rêvés et de villégiatures envoûtantes !

Sous peu, vous vous verrez en Vénus bravant la vigueur des vagues revitalisantes, en vaillants Casanova au ventre svelte se vidant l'esprit sur les plages vénérées, avides de vous venger de vaines heures de travail avilissant et de veilles invivables. Les uns vogueront le vent en poupe sur les vagues, d'autres virevolteront dans de vastes vallées verdoyantes. Vos vaisseaux vélivoles glisseront vaille que vaille sur les flots vivifiants.

Vous vagabonderez dans les venelles de vétustes villages médiévaux, votre

déjeuner de venaison vous vaudra une petite sieste. Une fois votre verre de vin vidé, votre verbe se fera haut, mais la verdeur de vos propos velléitaires ne sera pas vile.

Vaillants vacanciers, abandonnez le vernis de notre civilisation pour rêvasser dans la verdure ou vadrouiller en vélodrome ! Redécouvrez les vertus de votre vraie nature ! Veuf du travail, vous vaquerez à des vanités vengeresses. Ne soyez pas victimes des veuleries de vos voisins ! Ne revenez pas vannés !

Lorsque vous aurez fait le vide en vous et repris vigueur loin des villes, reprenez au vestiaire vos vêtements variés. Repartez alors revivifié et videz vos valises pour revenir au travail sans vergogne animé de vitalité et de visions salvatrices.

Vivent les vacances, et revenez plein de vigueur !

Jean-Bernard Quicheron

Pluriels singuliers

Imaginez ma consternation, en tant qu'Anglais, en voyant inscrit en soi-disant français « UN PIN'S ». Comment le singulier *un* peut être associé à un *s* pluriel ? Et d'où vient l'apostrophe ? Le Petit Robert le qualifie de « faux anglicisme » tout en gardant l'affreuse apostrophe. On aurait pu éviter toute confusion en utilisant « épingle » ou la recommandation officielle *épinglette*. Alors je me suis référé à l'italien. D'où vient le *s* dans *spaghettis*, *raviolis*, *lasagnes* et *tagliatelles*, alors qu'en italien *spaghetti*, *ravioli*, *lasagne* et *tagliatelle* sont déjà des pluriels ? Le cas du *panini* est un peu différent. Un italien demandera « *un panino* ». ou « *due (2) panini* ». Le Français paraîtrait pédant et peut-être même pas compris en demandant « un panino ». Une solution possible : « Avez-vous des panini ? (On n'entend pas s'il y a un *s* ou non.) Alors j'en prends un. »

Tout ceci me fait penser à l'histoire du soldat romain qui entre dans un bar (ou l'équivalent en 155 avant J.-C.) et demande « Un Martinus, s'il vous plaît ! » Le tenancier de l'établissement rétorque « Vous voulez sûrement dire un Martini ? » Sur quoi le soldat répond : « Quand j'en voudrai deux, je vous le dirai. »

Douglas Broomer

Cadeau de bienvenue !

À tout nouvel adhérent sera offert un abonnement d'un an, pour la personne de son choix.

Savoir compter pour savoir conter

Comment réconcilier littéraires et scientifiques (y compris au sein d'associations pour la défense de la langue française). Rien de plus simple, laissez venir naturellement les expressions populaires où compter et conter charment nos esprits en toute fluidité.

Citations, expressions

0	Celui qui dans la vie est parti de zéro pour n'arriver à rien n'a de merci à dire à personne. (Dac.)
1	L'honneur, c'est comme les allumettes, ça ne sert qu'une fois. (Pagnol.)
2	Brûler la chandelle par les deux bouts.
3	En deux temps et trois mouvements.
4	Ne pas y aller par quatre chemins.
5	Trois ans pour faire un livre, cinq lignes pour le ridiculiser avec des citations fausses. (Camus.)
6	S'habiller à la six, quatre, deux.
7	Être au septième ciel.
8	Il est plus difficile d'être un honnête homme huit jours qu'un héros un quart d'heure. (Renard.)
N	En voir trente-six chandelles.

Proverbes, dictons

0	Nulle montagne sans vallée.
1	Il faut perdre un vairon pour pêcher un saumon.
1-2	Un verre de vin tire souvent mieux que deux bœufs.
1-N	Une abeille vaut mieux que mille mouches.
2	Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois.
3	Trois femmes équivalent à une foire.
4	Le chien a quatre pattes, mais il n'est pas capable de prendre quatre chemins.
5	Celui qui pose une question risque cinq minutes d'avoir l'air bête, celui qui ne pose pas de question restera bête toute sa vie.
6	Six pieds de terre suffisent au plus grand homme.
7	Il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler.
8	Quand il y a sept timoniers sur huit marins, le navire sombre.
9	La femme, comme le chat, a neuf vies.
10	Les hommes sont comme les melons, sur dix il y en a un de bon.
Dernier	Les derniers seront les premiers...

... et la boucle est bouclée !

Georges Gréciet

Cercle Blaise-Pascal

Sources : Le Robert, Dictionnaire de proverbes et dictons ; internet « proverbes ».

De quel bois imprime-t-on ?



Il faut vraiment être un spécialiste du papier pour savoir comment il est fabriqué, et surtout de quoi il est constitué.

À l'Imprimerie nationale, j'ai d'abord appris, en tant que correcteur, à distinguer les différentes « sortes » de papier (principalement **papier de presse** et **papier impression-écriture**), à reconnaître, approximativement, son **grammage** (au toucher), sa **blancheur**, plus rarement son **épair**. Arrêtons-nous un instant sur ce mot. En 1874, Larousse, à l'article « Papier », parlait des filigranes « qu'on aperçoit surtout en regardant le papier par transparence ». Il ne le connaissait donc pas. Employé pour la première fois par Jules Simon en 1863 (*L'Ouvrière*) et d'apparence très simple, il est

pourtant d'origine inconnue. Toujours ignoré de l'Académie, de Littré et même du *Trésor de la langue française*, on ne peut pas dire qu'il soit vraiment courant, bien que figurant au *Petit Robert* et au *Petit Larousse illustré* depuis l'origine. Même le « Que sais-je ? » sur le papier (1976) ne mentionne ce terme qu'une fois, mais dans une phrase significative : « *Sur les machines qui produisent des papiers de belle qualité à des vitesses relativement modérées, l'épair de la feuille, c'est-à-dire l'homogénéité de sa structure interne* (sic)¹, est amélioré par l'action d'un rouleau égoutteur. » L'épair se définit précisément ainsi : aspect de la structure du papier vu par transparence. Les papetiers disaient encore, il y a quelques

années, en observant une structure irrégulière, que l'épair était « nuageux » et, dans le cas contraire, qu'il était « fondu », caractéristique d'un papier de bonne qualité. Mais les techniques modernes de fabrication ont nivelé, estompé ces différences.

Par la suite, après avoir littéralement touché du doigt ces différences, m'occupant des contrats, j'ai découvert, à l'occasion des révisions de prix, que nos coûts sont indexés, en général, sur l'indice « papier impression écriture sans bois », que l'on distinguait, il y a quelque vingt ans, de l'indice « avec bois », sachant qu'il existait en outre du papier « avec traces de bois ». J'ai alors commencé à répandre l'idée que le secteur de l'imprimerie épargne au moins les forêts.

Plus récemment, j'ai appris que c'est, au mieux, un paradoxe, au pire, une erreur ! Car l'INSEE – qui a créé et publie le premier indice, le seul qui subsiste – utilise une appellation non contrôlée, le papier qu'il qualifie « sans bois » étant en réalité un papier avec peu de bois, c'est-à-dire débarrassé de

sa **lignine**, ce composant dont on s'est rendu compte que c'est lui qui était responsable (jusqu'en 1920) du jaunissement du papier.

Quant au **papier recyclé**, qui fait l'objet de son propre indice, il est loin d'avoir toutes les vertus que lui prêtent les écologistes, puisque, si, en soi, il épargne effectivement les arbres, sa reconstitution avec épuración revient plus cher que la fabrication d'origine, et en plus son utilisation implique un traitement avec des produits chlorés dont il n'est pas besoin de préciser le caractère polluant...

En réalité, là non plus on n'arrête pas le progrès, et, non seulement il est d'ores et déjà possible (pour un imprimeur) d'acquérir du papier recyclé sensiblement au même prix que le papier classique, pourvu que ce soit dans des quantités suffisantes, tout en étant plus écologique, mais les recherches tendent à la production d'un papier équivalent au papier ordinaire à la fois en coût et en qualité écologique.

Jacques Groleau

1. Je mets « sic », parce que la structure est interne par définition ! C'est l'aspect qui peut être considéré de l'intérieur ou de l'extérieur (mais, de toute façon, pour une feuille...).

Jeux avec les mots



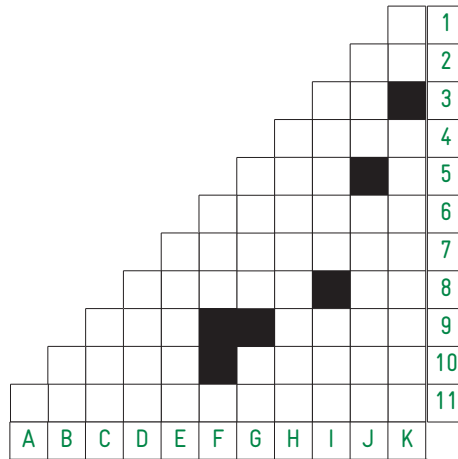
Alfred Gilder, haut fonctionnaire de terminologie aux ministères économique et financier, nous a autorisés à reproduire cet extrait du prologue de son nouveau livre* : *Anthologie des jeux avec les mots* (Le Cherche Midi, 396 p., 18,50 €), préfacé par Anne Roumanoff et postfacé par Claude Hagège.

Lecteur, ne boude pas ton plaisir ! Au double langage des hypocrites préfère les doubles-sens des humoristes. N'écoute pas un Voltaire bien émêché quand il écrit : « les jeux de mots, la pire espèce du faux bel esprit. » Adonne-toi au divertissement sémantique, aux contorsions verbales, aux fantaisies comiques. Abreuve-toi d'humour. Cultive les genres où le jeu de mot exerce la sagacité, où le sortilège du verbe donne matière à rire. Viens à cette fête. Fais des jeux verbaux tes délices. Perce leur code pour goûter toute leur force d'ironie. Manipule à plaisir leurs signifiants et signifiés d'où jaillit une sève nouvelle, rafraîchissante, malicieuse. Bref, déride-toi le zygomatique ! Je rêve que ne périsse jamais cette anthologie, qu'elle hante au logis par son sourire. Cueille ici le nanan de l'ana pour l'allant des nanas. Goûte cette « compile » du meilleur choix, joyaux joyeux grapillés parmi les facéties de jadis, de naguère, d'à présent, glanées de-ci de-là chez les dingues du verbe, les remueurs de lettres, les frappeurs de consonnes, les jongleurs de syllabes, les manieurs de sonorités, les acrobates des phrases, les piègeurs du langage, les détourneurs de sens, les amuseurs philologiques, tous ces fous des mots aux mous défauts, ces vendeurs d'exquis mots, semeurs de gaieté, exciteurs d'hilarité, obsédés textuels surpris en flagrant délire.

Alfred Gilder

NDLR : Une 2^e édition – revue, augmentée et préfacée par Claude Hagège – de son *Français administratif. Écrire pour être lu*, paraîtra en septembre, dans la collection « Le français en héritage » des Éditions Glyphé.

Mots croisés de Melchior



Horizontalement (de gauche à droite)

1. Il siffle.
2. On hésite souvent entre lui et vous.
3. Fort utile pour réfléchir.
4. La pie le fait doublement.
5. Quand on l'est bien, rien ne doit clocher.
6. Il a un tour et un four.
7. A peu de chance de réussir sur une jambe de bois.
8. Un chien ou un dieu latin. Célèbre à Marseille.
9. Célèbre pour son collier de perles. En texto flotte souvent sans méduse.
10. La moitié d'un petit soldat. La moitié d'un général américain.
11. Notre socle préféré.

Verticalement (de haut en bas)

- A. Le grand jour.
- B. Un petit saint.
- C. Entre dans les côtes.
- D. Sur un échiquier ou dans une cour.
- E. Un saint qui nous est maintenant familier.
- F. Jouit d'une belle vue sur les Pyrénées.
- G. N'est pas encore alcoolique. Horrible petit bonhomme.
- H. Ce cher de Sica !
- I. Valet double. Association de sauvegarde de l'Université.
- J. Père ou fils. User lentement.
- K. Appris auparavant. Grand Saint.

Tableau d'horreurs



- L'enfer est pavé de bonnes intentions. Avec le noble objectif d'une « Campagne contre les violences faites aux femmes » de nombreuses communes de la région parisienne, des associations et le Conseil général de la Seine-Saint-Denis ont fait une campagne d'affichage au début de cette année. L'affiche qui reproduit un dessin d'enfant comporte un texte manuscrit – qui se veut également enfantin – ainsi libellé : « *un monsieur qui frappe sa femme et les enfant qui regarde derriere - Arrête papa* ». Les fautes commises dans ce texte sont certes plausibles et encore excusables sous le crayon d'un enfant. Mais était-il nécessaire de les reproduire pour faire plus authentique ? N'est-ce pas donner à penser que l'orthographe est secondaire et encourager les enfants (et le reste de la population) à ne pas y prêter d'attention ? Cette campagne aura peut-être atteint son but dans le combat contre les violences faites aux femmes, mais elle aura participé activement aux violences faites à la langue française.

- Les adultes montrent l'exemple en matière de grossière erreur d'orthographe. Nous pouvons être compréhensifs et tolérants pour les coquilles oubliées sur des documents à diffusion privée et limitée, mais lorsqu'il s'agit d'affichage public, sur des panneaux émaillés, destinés à être vus par des milliers, voire des millions de passants pendant des décennies, la moindre des choses serait que les inscriptions subissent une vérification orthographique sérieuse. Ce panneau a été photographié au pied de



la tour Eiffel, haut lieu touristique. Sur le seul mot « *Egoûts* », il y a trois fautes : défaut d'accent sur *E*, qui est en outre une majuscule abusive, et présence incongrue d'un accent circonflexe sur le *u*. C'est à vous dégoûter de visiter ces lieux, peu ragoûtants par ailleurs.

- Nous pouvions depuis quelque temps réserver des voyages par TGV auprès de la SNCF en choisissant les options « *iDZEN* » ou « *iDNIGHT* ». Une nouvelle option, « *TGV FAMILY* », est désormais disponible. L'anglicisation de notre Société nationale des chemins de fer est bien sur les rails !

Marceau Déchamps

Tableau d'honneur

- Nous avons été scandalisés par la décision de la société Aéroports de Lyon de prendre un nom anglicisé, « *Lyon Airports* ». Ce choix était une injure faite à la langue française et à Lyon, capitale des Gaules. Heureusement, le préfet de région, Jacques Gérard, a réagi vigoureusement et s'est opposé à ce choix au nom de l'État, actionnaire à 60 % de cette société. Il a donc demandé au conseil d'administration, et obtenu, le retrait de cet anglicisme, jugeant « *inadmissible que certaines institutions sous-estiment le poids économique et culturel de la langue française* ».

Notre association félicite chaleureusement le préfet Gérard pour cette intervention qui tranche avec le laxisme et la démission de certains hauts fonctionnaires et élus dans le domaine de la défense et promotion de notre langue.

- Le 22 avril, sur la chaîne de télévision France 3, Julien Lepers présenta le premier « Tournoi d'orthographe ». Ce concours, ouvert à des élèves de 5^e, consistait à épeler les mots proposés par l'animateur. Un jury composé de personnalités (Michel Serres, Alain Rey et François Rollin) apportait quelques commentaires pour définir les mots ou expliquer l'orthographe.

Même si cette émission n'a pas eu un grand succès d'audience et si tout ne fut pas parfait, nous pouvons nous réjouir que l'orthographe puisse donner lieu à une émission et puisse être valorisée auprès des jeunes. Nous en redemandons.

- Le 28 avril, à la demande du syndicat autonome UDPA-UNSA, du groupe AXA, s'est ouverte une négociation sur la langue française. C'est la première fois à notre connaissance que s'organise en France une rencontre salariés-patronat sur le seul thème de la langue française. L'ordre du jour faisait un tour d'horizon complet des préoccupations des salariés face à l'accroissement de l'usage de l'anglais dans les entreprises : problèmes posés par l'anxiété, l'insécurité et la fatigue mentale liées à l'emploi d'une langue étrangère mal maîtrisée, discrimination professionnelle, coût d'apprentissage.

Les objectifs rappelés dans le communiqué de presse rejoignaient parfaitement ceux de notre association : « *Favoriser le plurilinguisme dans l'entreprise ; assurer la pérennité de toutes les langues au sein du groupe AXA dans le monde [...] par le respect de leur usage sur leur territoire* ».

Nous apportons notre soutien enthousiaste à cette démarche de pionnier.

Dans un journal interne du ministère de l'Économie des Finances et de l'Emploi, on apprend qu'un correcteur de terminologie automatique a été installé fin mars sur l'ensemble du réseau informatique de ce ministère et de celui de la Culture. Lorsque l'on écrit un terme français, une petite fenêtre apparaît pour proposer son équivalent français. Ce correcteur a vocation à être accessible à l'ensemble des services de l'État et au grand public.

Marceau Déchamps

Le français pour Olivier Barrot

Le lauréat de notre prix Richelieu 2009 répond au questionnaire publié dans le dossier de presse.



DLF : Connaissez-vous le prix Richelieu ?

Olivier Barrot : Honnêtement, assez vaguement. Je connaissais son existence, mais non sa dénomination.

DLF : En tant que journaliste, quelle importance attachez-vous à la langue française ?

O. B. : Je travaille pour une chaîne française, et l'émission dont j'ai la charge est reprise dans le monde entier via TV 5 Monde. Le moindre des engagements est bien de respecter notre langue commune.

DLF : On accuse souvent les journalistes de diffuser une langue appauvrie. Qu'en pensez-vous ?

O. B. : Ils ne sont pas les seuls. Croit-on par exemple les politiques meilleurs praticiens de notre langue ?

DLF : La langue française vous paraît-elle menacée par l'anglo-américain ?

O. B. : Nullement. L'anglais s'est imposé comme la langue vernaculaire du monde au XX^e siècle (et sans doute aussi au XXI^e). La pratiquer n'empêche en rien l'usage complémentaire du français, qui n'est pas seulement un idiome, mais un regard synthétique global sur le monde.

DLF : Avez-vous de nouveaux projets en faveur de la langue française ?

O. B. : Une nouvelle émission diffusée le samedi sur France 3 et TV 5 Monde, « Un livre toujours » : présentation d'un classique de la littérature mondiale publié au format poche.

DLF : Quels sont pour vous les écrivains qui ont le mieux illustré la langue française au xx^e siècle ?

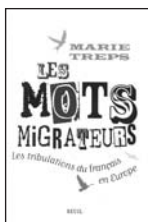
O. B. : Afin de sortir des admirations évidentes et légitimes (Proust, Giraudoux, France, Gide...), je citerais Alphonse Allais pour son laconisme, Jean Follain pour sa musicalité concrète, Georges Simenon et Patrick Modiano pour l'économie de leur style, Emmanuel Bove pour son sens du tragique, Marc Bloch pour son ambition épique.



Olivier Barrot, journaliste et écrivain, est né en 1948. Docteur es lettres anglaises, diplômé de l'Institut d'études théâtrales. Responsable du cinéma à la Maison de la Culture de Créteil (1968-1976). Producteur de télévision, 1979-1983. Conseiller littéraire (Calmann-Lévy, Lattès), 1983-87. Journaliste depuis 1986 (*Le Monde*, Canal Plus, *Télé-7-Jours*, *Pleine Vie*), producteur et présentateur d'« Un livre un jour », magazine littéraire quotidien de France 3 et TV 5 Monde depuis 1991. Producteur à France-Inter et Radio Classique (Destination Classique, depuis 2008). Animateur de théâtre (Rond-Point, Palais-Royal, Théâtre de Nîmes, Comédie-Française) depuis 2002. Enseignant à Sciences-Po Paris, New York University, Université de Montréal et École nationale du théâtre de Montréal.

Auteur (ou co-auteur) d'**ouvrages sur le spectacle** : *Jules Berry* (1972), *Pierre Brasseur* (1974), *Christian Jaque* (1976), *L'Angleterre et son cinéma* (1977), *René Clair* (1985), *Gueules d'atmosphère* (1994), *Le Théâtre de boulevard* (1998), *Honneur à Vilar* (2001), *Salut à Louis Jouvet* (2002), *Voyages au pays des salles obscures* (2007), *Sacha Guitry* (2007), *L'Ami posthume, Gérard Philipe* (2008) ; **sur le voyage** : *Détours du monde* (1991), *Longs Courriers* (1996), *Mon Angleterre* (2005), *Guide des musées de France* (2006, 2008), *Carnet transcanadien* (2009) ; **sur la littérature** : *Guide Un livre un jour* (1994, 1996), *Pages pour Modiano* (1999), *Des livres et des jours* (1999), *Lettres d'Amérique* (2001), *Lettres anglaises* (2003). **À la télévision** : *Histoire personnelle de la littérature française* (avec Jean d'Ormesson, 1995), *Lettres d'Amérique* (avec Philippe Labro, 1998), *Lettres anglaises* (avec Bernard Rapp, 1999), *Valéry Larbaud* (1995), *Anatole France* (1996), *Jean d'Ormesson* (1998), *Elias Canetti* (2000), *Jorge Semprun* (2000), *Woody Allen* (2000), *Jean-Pierre Vernant* (2001), *Yves Robert* (2001), *L'Iliade et l'Odyssée* (2003), *Voyage à Olympie* (2004), *Terre humaine* (2005).

Nouvelles publications



LES MOTS MIGRATEURS. LES TRIBULATIONS DU FRANÇAIS EN EUROPE, de Marie Treps

Seuil, 2009, 384 p., 20 €

Une éminente linguiste, chercheuse au CNRS, va-t-elle réussir à consoler de « farouches puristes », comme nous, qui déplorons l’envahissement du français par des mots étrangers, à 95 % anglo-américains, et souvent fort mal à propos. Peut-être bien, en nous montrant que le français aussi est un envahisseur, au Royaume-Uni, bien sûr, mais également en Allemagne, Irlande, Norvège, Lituanie, Tchéquie, Pologne, Espagne, etc., etc. Nous savons bien que les

Anglais connaissent le *plat du jour*, le *négligé*, la *crème de la crème*. Mais où donc entendrez-vous parler de *sarkasm* et de *komplimang*¹, de *natiüürmort* et de *fopaa*², de *bluza* et de *paruka*³, de *zen premié* et de *sabotaz*⁴, de *kilot* et de *tirbuson*⁵... Mais, mais certains mots signifient juste le contraire de ce que vous pensez... Une savoureuse lecture. **Nicole Vallée**

Réponses

1. En Suède. 2. En Estonie. 3. En Lituanie. 4. En Tchéquie. 5. En Grèce. 6. En Turquie.



LE FRANÇAIS AILLEURS ET TOUJOURS : PLACE ET FONCTIONS DU FRANÇAIS DANS LES AUTRES LANGUES

Centre d'études linguistiques Jacques Goudet, 2008, 244 p., 22 €

Une de nos fidèles lectrices, Brigitte Horiot, a rassemblé, présenté et fait éditer les Actes du colloque international, tenu à l'université Lyon III le 9 et le 10 mai 2005. Citons quelques-unes de ses treize conférences : « Les emprunts de l'Allemagne à la langue française au temps des classiques » ; « Les emprunts au français en anglais du Canada » ; « Héritage français en polonais contemporain »... Un peu austère sans doute, ce recueil fort intéressant ne doit pas être réservé aux seuls spécialistes. **N. V.**



LA CONTREPÈTERIE, de Joël Martin

PUF, « Que sais-je ? », 2009, 126 p., 9 €

Plus d'un millier d'exemples de ce jubilatoire jeu avec les lettres et les mots qu'elles composent. La plupart sont inédits, certains sont innocents, beaucoup d'autres propres à faire froncer les sourcils des farouches censeurs, mais aussi à réjouir ceux qui connaissent les vertus curatives du rire. L'auteur étant un altruiste, il vous donne aussi des recettes pour en fabriquer vous-mêmes. **N. V.**



FAUX ET USAGE DE FAUX, de Michel Rachline

Porc-Épic, « Les manuels impertinents », 2009, 158 p., 9 €

Ce dictionnaire impertinent de la langue française ne sert strictement à rien et se feuillette par plus plaisir. Découvrez-y toutes sortes de définitions plus farfelues les unes que les autres. « Débile » ? Cet homme en pleine santé ne se fait pas de bile. « Lorrains » ? Lords anglais vivant dans l'Ain. « Sobriquet » ? Allumette dépourvue de l'intelligence du briquet. « Timbale » ? Agréable soirée dansante qui embaume le thym... **N. V.**



LE GUIDE DES 100 PREMIÈRES PHRASES INCONTOURNABLES, de Pierre Vavasseur

Librio, 2009, 122 p., 3 €

« *Longtemps je me suis couché de bonne heure.* » Qui ne sait quel roman commence ainsi ? Mais : « *Toutes les familles heureuses se ressemblent...* », « *Je ne suis pas un garçon comme les autres* », « *On devrait vivre a posteriori* », « *Il pleuvait.* », « *Je m'appelle Brodeck et je n'y suis pour rien.* »... Sachez comment débute cent romans français et étrangers, du XVIII^e siècle à nos jours. Pour chacun, nous avons droit à de pertinentes réflexions de l'auteur sur l'écrivain et son œuvre. Index des ouvrages et index des auteurs sont les bienvenus. **N. V.**



ANTHOLOGIE DE LA COMPTINE TRADITIONNELLE FRANCOPHONE, de Rémi Guichard, Andy

Arléo, Yak Rivais, Marie-Laurentine Caëtano

Éditions Éveil et Découvertes, 2008, 610 p., 200 illustrations, deux cédéroms, 36 €

Qui d'entre nous n'a un jour cherché en vain, avec agacement, voire tristesse, à retrouver les paroles exactes de telle ou telle comptine qui accompagnait ses jeux d'enfant, servant à désigner « celui qui s'y colle », celui qui « entre dans la danse », ou bien en ressort ; ou encore de telles berceuses tendrement murmurées à son oreille ? Et la musique ? Ah, elle m'échappe...

Avec ses 1 500 comptines et 120 partitions, aux délicieuses orchestrations, les 130 comptines et formulettes, cet ouvrage comblera les plus nostalgiques. Il assure en même temps la conservation d'un irremplaçable patrimoine littéraire. De « Ah tu sortiras, Biquette ! » à « Zim, zam, zoum ! » en passant par « Dors mon p'tit Quinquin », « File la laine », « Pomme de reinette et pomme d'api »... Et aussi des comptines allemandes, anglaises, italiennes, espagnoles pour faire bonne mesure. Index alphabétique, index thématique, bibliographie ne manquent pas à l'appel. Les dessins de seize illustrateurs de talent sont un enchantement. **N. V.**



GRAMMAIRE FRANÇAISE DU XXI^e SIÈCLE et EXERCICES DE FRANÇAIS

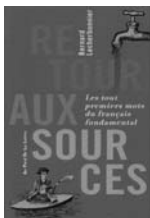
Éditions Traditions monastiques, 2008, manuel cartonné de 351 p. (29 €), et trois cahiers d'exercices d'environ 150 p. pour les classes de 6^e, 5^e et 4^e/3^e (13 € chacun)

Qu'on ne se laisse pas impressionner par le titre : cette grammaire – lit-on dans l'avant-propos – « *tient à se présenter comme une grammaire classique et traditionnelle, elle n'exclut pas quelques ouvertures sur la grammaire moderne à laquelle sont habitués certains élèves* ».

En effet, un groupe de professeurs anonyme – avec l'accord des éditions Larousse et des auteurs – a repris l'excellente **GRAMMAIRE FRANÇAISE** (1961) de J. Dubois, G. Jouannon et R. Lagane. Il ne s'agit donc pas

d'une nouvelle grammaire mais d'une « adaptation », pour reprendre le terme choisi par l'éditeur : la structure et le contenu de l'ancienne grammaire sont conservés, à l'exception de quelques détails, et les trois cahiers d'exercices reproduisent fidèlement les précédents. On peut regretter que les « ouvertures » annoncées soient aussi limitées dans une grammaire « du XXI^e siècle » où l'on aurait aimé découvrir de réelles nouveautés – notamment à propos du vocabulaire grammatical utilisé dans les programmes et les manuels actuels.

Il reste que les Traditions monastiques ont réalisé une très belle édition – clarté de la présentation, typographie soignée, choix des couleurs, qualité du papier, élégance de l'ensemble – pour une grammaire claire, toujours intelligente, accompagnée d'exercices appropriés, et qui garde son actualité. **Claudie Beaujeu**



RETOUR AUX SOURCES. LES TOUT PREMIERS MOTS DU FRANÇAIS FONDAMENTAL,

de Bernard Lecherbonnier

Éditions First, 2008, 278 p., 9,90 €

Quels sont les mots les plus fréquemment employés dans la langue française ?

L'Éducation nationale en a dressé la liste (1 500 termes y figurent) et Bernard

Lecherbonnier, agrégé de lettres et docteur ès lettres, directeur de recherches

en études littéraires francophones, nous invite à retrouver ou à découvrir 700 des

ces termes parmi les plus vivants de notre langue. Très méthodique, notre linguiste a adopté le même schéma pour chaque article de ce livre. En guise de préface, il en donne le mode d'emploi : sens (définition, exemple avec la construction la plus courante) ; étymologie (date d'apparition du mot en français, origine et formation) ; histoire (évolution sémantique du mot) et divers (néologismes, anglicismes, argot, société, Histoire de France, droit, sport et anecdote ou usage particulier).

Si la plupart des mots nous viennent du latin et surtout du latin populaire, le premier terme traité, *abandonner*, nous vient du francique *bannjan*, « exclure, exiler ». Il a fait son apparition dans la *Chanson de Roland*. Quant au dernier, voyage, provenant du latin *viaticum*, il n'est attesté dans le sens de mourir (« faire le grand voyage ») qu'à partir du *xv^e* siècle. Quant à l'*hiver* qui tire son origine du latin *hibernum* (préféré à *hiems*), il est la seule saison qui retienne l'attention de l'auteur. Les trois autres ont échappé à la liste. Le mot *problème*, lui, fait florès dans tous les domaines depuis quelques années, surtout depuis qu'il a étendu son champ d'action hors des mathématiques. Ce lexique commenté des mots essentiels touche naturellement à la vie la plus simple : *être* et *avoir*, mais il recèle une foule de mots qui sont chargés de poésie, des mots comme *âme*, *ami*, *amour*, *étrange*, *femme*, *herbe*, *oiseau*, *pleurer*, *rêver*, *simple*, *souffrance*... Une chose est sûre : chacun, avec le plaisir de lire et d'apprendre, découvrira un mot qu'il aime ; et dans les citations, locutions, proverbes qui terminent les articles, l'explication de quelque mystère chatouillant depuis longtemps la curiosité. **Jacques Dhaussy**

À signaler :

- **DICTIONNAIRE AMOUREUX DES LANGUES**, de Claude Hagège (Plon-Odile Jacob, 2009, 738 p., 25 €).

- **LE PETIT LIVRE DES LIAISONS. PETIT RÉPERTOIRE DES PIÈGES À ÉVITER**, de Jean-Joseph Julaud (Éditions First, 2009, 160 p., 2,90 €).

- **LES MOTS DE L'IMMIGRATION**, de Sylvie Aprile et Stéphane Dufoix (Belin, « Le français retrouvé », 2009, 402 p., 8 €).

- **PARLEZ-VOUS SANS-CULOTTE ? DICTIONNAIRE DU PÈRE DUCHESNE, 1790-1794**, de Michel Biard (Tallandier, 2009, 576 p., 25 €).

- **BONOBO, GAZELLE ET CIE. L'ÉTONNANTE HISTOIRE DES NOMS D'ANIMAUX SAUVAGES**, d'Henriette Walter et Pierre Avenas (Points Seuil, « Le goût des mots », 2008, 320 p. 8 €).

- **SUR LE BOUT DE LA LANGUE. TOUT SAVOIR SUR LES ORIGINES MÉCONNUES DES EXPRESSIONS DE NOTRE LANGUE**, d'Arnaud Simon (Éditions Favre, 2008 (3^e édition augmentée), 224 p., 18 €).

- **LE NOUVEAU JOURDE ET NAULLEAU. PRÉCIS DE LITTÉRATURE DU XXIE SIÈCLE**, de Pierre Jourde et Éric Naulleau (Mango, 2008, 180 p., 13,50 €).

- **LES 500 EXERCICES DE GRAMMAIRE - avec corrigés**, de M.-P. Caquinot-Gündûz, Y. Delatour, J.-P. Girodon, D. Jennepin, F. Lesage-Langot, P. Somé (Hachette, 2007, 255 p., 8,90 €).

- **NOUS, ON N'AIME PAS LIRE**, de Danièle Sallenave (Gallimard, 2008, 162 p., 11,50 €).